

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — Etats-Unis, \$3.50

On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avance.

Vol. XIV.

No. 48

Montréal, Jeudi, 25 Octobre 1883.

Prix du numéro : 7 centins.—Annonces, la ligne 10 centins  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

## SOMMAIRE

TEXTE : Un chroniqueur en verve, par A. D. DeCelles.—Chronique, par Josephite.—Les cieus et leurs habitants, par Giulio.—La littérature espagnole (suite), par Edmond Lareau.—Nos gravures : Alphonse XII, roi d'Espagne ; Une partie d'échecs sous la lampe ; Première rencontre ; le voyage du prince de Portugal en Autriche ; Angklong, instrument de musique javanais.—Le banquet Langevin.—Arrivée du nouveau gouverneur-général.—Choses et autres.—Poésie : L'hirondelle, par Joseph Nolin.—Le moulin rouge (suite).—Le drapeau (suite et fin), par Jules Claretie.—Société d'Industrie laitière de la province de Québec.—Banquet Vermond.—Hommage au talent.—Nouvelles diverses.—Les échecs.

GRAVURES : S. M. Alphonse XII, roi d'Espagne ; Une partie d'échecs sous la lampe ; Première rencontre ; Le voyage du prince royal de Portugal, à Vienne ; Angklong, instrument de musique de Java.

Dans notre prochain numéro nous publierons, dans nos illustrations, le portrait de M. l'abbé Vincent Plinguet, curé de l'Isle Dupas, le doyen des curés du diocèse de Montréal.

Dans le même numéro nous publierons aussi une jolie petite biographie qu'un bon ami de M. l'abbé Plinguet a eu l'obligeance de nous adresser.

## UN CHRONIQUEUR EN VERVE

Nous ne nous doutions guère lorsque nous écrivions le très anodin passage qui suit, que nous mettrions en verve anti-monarchiste un des chroniqueurs de la *Patrie*, dont l'article vient de nous être signalé.

Nous avons écrit :

"On sait qu'un grand nombre d'entr'eux (les légitimistes) n'aiment pas les d'Orléans, auxquels passe le droit à la couronne de France."

Là-dessus, le chroniqueur part en guerre, et *sic loquitur* :

"Voyons, M. Decelles, vous avez trop envie de blaguer cette fois ! Vous ne nous avez pas habitués aux âneries. Votre but est évidemment de vous moquer du public qui vous lit. Vous ne me ferez jamais croire que vous avez un seul instant cru au droit de quelqu'un à la couronne de France.

"D'abord, il n'y a pas de couronne,—il y a un simple chapeau de soie ; pas de trône,—un fauteuil ; pas de pourpre,—l'habit noir ; pas de sujets,—des hommes libres ; pas de sceptre,—un bâton de vieillesse ; pas de cour, pas de courtisans, encore moins de courtisanes, entretenus au frais de l'Etat. Les temps sont bien changés, n'est-ce pas ?

"Et puis, y eût-il un trône, personne n'y a droit, vous le savez. On ne se donne même pas de maître de nos jours, on prend des intendants, que l'on chasse quand ils prévariquent. Le principe d'hérédité, non reconnu des hommes intelligents non routiniers, ou non intéressés, ou non illusionnés,—condamné en justice, en raison, en bon sens,—en fait repoussé dans les pays libres,—non suivi par l'Eglise, qui est une république,—sur le point d'aller rejoindre dans les caveaux de l'ignorance la croyance aux sorciers, aux fées et aux jeteurs de sorts,—le principe d'hérédité, mais vous êtes le premier à en rire, vous sortez d'en rire, vous avez encore la gorge toute chaude d'en avoir ri ! vous avez trop d'esprit pour qu'il en soit autrement.

"Mon cher ami, soyez de votre temps ; laissez les morts enterrer leurs morts. Ne jouez pas à l'augure et à l'aruspice. Que l'on puisse vous rencontrer sans rire... à notre tour.

"Vous qui êtes bon catholique, posez-vous cette simple interrogation :

"Il y aurait le droit d'une famille à gouverner le monde temporel, quand l'Eglise n'a pas de famille qui réclame le droit de gouverner le monde spirituel ?

"Vous la poser, c'est la résoudre.

"Puis demandez-vous si vous avez le droit, vous qui tenez une vaillante plume sérieuse, d'être hérétique en sens commun.

"Et le procès sera jugé."

Le chroniqueur de la *Patrie* voit dans notre article une

foule de choses que nous n'y avons jamais mises. Un homme moins pénétrant, moins futé que lui aurait vite deviné, par le contexte de l'article qui a fait éclater le républicanisme de notre confrère, que nous n'avons parlé du droit à la couronne de France qu'en ce qui regarde la famille d'Orléans et les autres parents du comte de Chambord. Ce droit est subordonné à la volonté du peuple français. Nous ne sommes pas plus royaliste que l'était le comte de Chambord qui, envisageant la position qu'il occupait à l'égard de la succession de ses pères, disait : "L'heure est à Dieu, la parole est à la France." En 1873, il a refusé la couronne parce que la majorité de l'Assemblée Nationale la lui offrait en lui posant des conditions qu'il ne pouvait accepter.

Le chroniqueur prend texte de notre article pour se lancer en pleine apothéose de la République. Nous admirons son lyrisme, mais nous trouvons qu'il est fier de bien peu de chose. Qu'il nous permette de lui dire que tout en entonnant un chant de gloire en l'honneur du régime de sa prédilection, il a tort de piétiner le cadavre de cette pauvre monarchie qui ne lui a jamais fait aucun mal.

A quoi bon renouveler ici ces querelles qui font rage en France ! En ne parlant que des fautes de la monarchie, vous forcez vos adversaires à accommoder la République de toutes pièces et à méconnaître ses très rares mérites. Croyez-vous la République invulnérable ? Croyez-vous que Robespierre, Danton, Marat, Collet d'Herbois aient été des modèles de toutes les vertus ? Ah ! mais les maîtresses des rois de France ! Oui, c'était bien mal. Mais les républicains, qui ne veulent *ni Dieu ni maître*, n'avaient pas de maîtresses peut-être, mais ils avaient des "égales," à ce que rapporte la chronique, depuis Barras jusqu'à Gambetta, et des égales qui les menaient rudement. La même chronique parle même d'austères républicains qui ont battu monnaie avec la prostitution. Mais, encore une fois, pourquoi n'envisager l'histoire que sous ces pires aspects ! Cela ne sert guère, en France, mais s'explique là-bas à raison des luttes de la politique. Le chroniqueur de la *Patrie* devrait ménager les susceptibilités de ses adversaires et mettre une sourdine à son enthousiasme pour des héros qu'il ne peut admirer sans avoir beaucoup d'indulgence pour les faiblesses de l'humanité en général et celles des rois en particulier.

A. D. DECELLES.

## CHRONIQUE

Il est une chose fort honorable : c'est d'être fidèle à ses engagements.

En vertu de ce principe élémentaire, je me trouve liée envers les lecteurs de *L'Opinion Publique* par le mot final de ma dernière correspondance. J'avais dit :—*à continuer*—et cette parole compromettante me poursuit depuis comme un remords.

Je saisis la première occasion de me dégager de la lourde responsabilité d'une telle dette envers mes lecteurs.

C'est au mois de juin, à la fin de ce mois béni des écoliers, que les grilles sévères et impassibles des pensionnats ouvrent leurs bras de fer pour rendre à la liberté les joyeux essaims qu'elles emprisonnaient.

En avant, les plus petites entraînent leurs mères avec une folle joie qui pétillait dans leurs yeux d'enfants. Elles trépident d'impatience à la lenteur du départ, à l'échange de courtoisies entre mamans...

Pauvres bébés ! elles n'ont pas encore eu le temps d'oublier les bonnes gâteries maternelles, et, dans les doux petits lits, les longs *dodos* du matin qu'on ne retrouve jamais au grand dortoir rigide.

Au second rang viennent, ce qu'au pensionnat on appelle "les moyennes," radieuses aussi, celles-là, mais comprimant à demi, par un sentiment de dignité, les élans enthousiastes de leur bonheur juvénile.

Puis enfin, à l'arrière-garde, s'avancent de grandes adolescentes, gracieuses dans leur simple uniforme,

jolies avec la tournure naturelle de leurs somptueuses chevelures.

Celles-ci, moins pressées, s'arrêtent émues sur le seuil du vieux couvent pour dire un dernier adieu aux bonnes maîtresses qu'elles quittent pour toujours.

Des larmes tombent parfois de leurs yeux sur les mains de celles qui ont remplacé leurs mères...

Mais—il ne faut pas se faire illusion—ces louables pleurs ne sont pas de la sorte intarissable !

A cet âge, qu'est-ce qui dure ?

Dans la voiture qui les emporte, à travers le tourbillon poudreux de la route, vers la famille aimée, ma foi !... les éléments manquent absolument au chagrin, et les larmes s'effacent devant le sourire vainqueur qui, après cette absence momentanée, revient au galop, tout comme le naturel.

Sûrement, des groupes que je viens de décrire, le dernier est le plus intéressant, du moins j'ai quelque raison de croire qu'il plaira davantage à certains de mes lecteurs ; aussi, mon intention est-elle de faire des *jolies grandes adolescentes* le sujet de cette chronique.

Nous ne dirons pas ce qu'elles sont au sortir du couvent, ni ce qu'elles savent—cela pourrait offusquer leur modestie—encore moins ce qu'elles ne connaissent pas, ce serait... impossible !... j'allais dire indiscret ; mais qu'on me permette de présenter—je n'ose dire un *modèle*—un type de jeune fille telle que je la rêverais si j'étais en position de rêver de cela. Naturellement, je ne prétends pas ériger mon idéal en perfection : les goûts sont divers, et le mien pourrait bien n'être pas des meilleurs. En tout cas, posons tout de suite un principe :

Après cela, si mon portrait ne satisfait pas tout le monde, eh bien ! on répètera avec indulgence : "Bah ! si c'est son opinion," et, avec un geste conciliant : "*chacun son goût*."

Si l'expérience et l'âge mûr ont voix délibérante dans une discussion de ce genre, j'ai quelque droit d'y mettre un mot—je vous prie de le croire.

Ainsi, messieurs, à votre place, je voudrais que ma fiancée fut jolie... cela ne s'enseigne pas au couvent, mais, à coup sûr, cela s'y apprend.

Au demeurant, je ne tiendrais pas mordicus à cette condition, quoiqu'elle ne gênerait rien, je l'avoue, à l'agrément de mon idéal.

Je n'aurais pas d'objection à ce qu'elle eût remporté des médailles d'or et d'argent ; je n'insisterais pas non plus sur ce point, attendu que ce n'est pas toujours une garantie qu'on ne fait pas des fautes d'orthographe. J'aimerais qu'elle put additionner le prix de trois douzaines d'œufs, sans compter quatre ou cinq fois *aller et venir* sur ses doigts.

Je serais également enchanté qu'elle ne demandât pas si on infuse du thé avec de l'eau chaude ou avec de l'eau froide.

Il ne me serait pas indifférent qu'elle connût la forme du gouvernement qui nous régit, et en outre—c'est un caprice que j'aurais comme ça—qu'elle possédât quelques notions de l'histoire de son pays.

Mon Dieu ! pour tout au monde je ne voudrais d'un *bas-bleu* ; mais je craindrais également ces jolies poupées, irréprochables mondaines, perfections d'élégance et de maintien, dont le savoir se borne à l'harmonieux arrangement d'une toilette.

Il existe un juste milieu.

En fait de science, je ne serais pas exigeant.

Pourvu qu'une jeune fille connût bien sa langue, qu'elle la parlât correctement et l'écrivit sans fautes, je serais presque satisfait...

Ah ! par exemple, si ma promise était décorée d'une ou de quelques médailles d'or !... ce serait autre chose ! Je crois que je deviendrais intraitable.

Je m'attendrais à me faire instruire par elle sur la littérature et les découvertes modernes...

Les éclatants exploits de Duguesclin, comme la narration de la guerre de Louis IX contre les Mameluks, le récit émouvant des cruautés de l'atroce Néron, la tragique fin de César, ne satisferaient pas mon implacable curiosité.

Je voudrais récapituler avec ma très savante et... bien-aimée graduée, l'histoire des révolutions de France, du Directoire, de l'Empire et des Républiques.

Je lui ferais raconter, rien que pour voir sa jolie figure s'animer à l'intérêt du récit, les guerres récentes faites par l'Angleterre et la France dans l'Afrique et l'Asie.

Les téméraires expéditions des Anglais chez les sauvages du Zoulouland ;

Les complications diplomatiques de l'Égypte audacieuse et révoltée contre ses puissances créancières ;

Les faits d'armes de quelques Français dans le Tonkin, leurs conquêtes, leur défense héroïque contre les Pavillons-Noirs, leur dévouement, leur vaillante fin—leur mort de héros qui tombent vainqueurs !...

J'exigerais un compte-rendu minutieux des travaux scientifiques du Grand Français ; je tiendrais particulièrement à me renseigner, auprès de ma précieuse amie, au sujet de l'aventureux projet de M. de Lesseps, d'installer une mer intérieure au milieu des déserts arides de la Tunisie.

J'éprouverais un orgueilleux plaisir à lui voir énumérer les représentants actuels de toutes les puissances du globe, et—fantaisie bizarre peut-être—je prendrais un intérêt immense à l'entendre comparer M. de Bismarck et M. de Talleyrand.

Pour voir l'effet de ses beaux yeux exaltés par l'enthousiasme, je ferais parler son admiration pour l'éloquence écrasante et souveraine du grand maître de la Révolution, Mirabeau, et pour la verve magnétique et entraînant du malheureux girondin, l'ascétique Vergniaud.

Je demanderais à ma chère décorée le nom du fameux ouvrage dont Victor Hugo vient de publier un nouveau volume : œuvre puissante, digne de couronner l'éclatante carrière du grand poète.

Enfin, comme complément—ne vous étonnez pas de la brusque transition—j'exigerais une connaissance parfaite de l'art culinaire et de l'économie domestique. Avec cela, et pour couronner le tout, un bon petit cœur franc et sensible qui sait se dévouer.

Que voulez-vous ! MÉDAILLE D'OR OBLIGE.

\* \* \*

Il n'y a pas que noblesse et médaille d'or qui obligent ! les circonstances, la modification des mœurs, le travestissement des rôles qui semble être un des jeux favoris de notre original de siècle, nous forcent aussi à devenir plus parfaites que nous ambitionnerions légitimement de l'être.

\* \* \*

Il faut en prendre son parti.

Dans les temps où nous vivons, on doit savoir cumuler les qualités si apparemment disparates et incompatibles de la femme du monde accomplie et de la bonne ménagère.

Il est très urgent, de nos jours, d'apprendre à deviser des choses de l'art en même temps que soigner le pot-au-feu ; autrement—puisque la femme est appelée à cette double fonction—les pauvres maris de l'avenir mangeraient d'horribles salmigondis, ou seraient condamnés aux soliloques perpétuels si leurs femmes-ménagères ne savent aussi donner la réplique dans une conversation sérieuse.

M<sup>me</sup> Beecher-Stowe, le célèbre apôtre de l'affranchissement des nègres aux États-Unis, épluchait les herbes en composant ses livres fameux.

\* \* \*

L'âge d'or a vécu ! Faisons-en philosophiquement notre deuil.

Nous ne sommes plus à l'époque chevaleresque où les femmes aristocratiquement paresseuses, superbes et drapées dans l'opulence de leurs poignoirs trainants, erraient avec une grâce languissante sous les ombrages poétiques, aussi ignorantes des misérables soucis terrestres, des vulgaires tracasseries domestiques que l'immortelle Calypso l'était elle-même au milieu des délices de son île enchantée.

Assurément, ce type raffiné perd sa vogue par ce temps de matérialisme.

Le goût moderne ne dédaigne pas les apparitions de ce genre, mais il veut que les charmantes déesses des bosquets se transforment dans l'occasion en jolies soubrettes.

Qu'elles sachent jeter un tablier de coton sur les plis gracieux de leur tunique d'ange pour vaquer aux menus soins du ménage ; puis, semblables aux fillettes des fées qu'un coup de baguette magique métamorphosait, que sur un signe tombe le tablier de Cendrillon, pour rendre aussi coquettes et dans leur fraîcheur inaltérée, les gentilles et pimpantes créatures d'aparavant.

Nos voisins de la République-Unie nous offrent

souvent des exemples de cette nouvelle incarnation de la femme universelle.

Les Canadiennes, Dieu merci ! sont actives et intelligentes : elles ne seront pas les dernières à adopter des réformes que demandent les circonstances et les temps actuels. *Vive la Canadienne !*

JOSEPHTE.

## LES CIEUX ET LEURS HABITANTS

(Suite)

XVIII

*D'où viennent les comètes.—Où elles vont.—Leurs orbites*

D'où viennent ces étranges corps célestes, dont quelques-uns peuvent être annoncés d'avance par les astronomes, tandis que la plupart apparaissent à l'improvvisu et repartent pour ne jamais revenir ? Si nous écoutions certains astronomes adorateurs de la nature infinie, la réponse serait que les comètes viennent de l'infini et retournent, pour le plus grand nombre, dans l'infini. Ces astronomes nous rappellent les sauvages qui, arrivés à compter jusqu'à dix sur les doigts de leurs mains, ou jusqu'à vingt, en ajoutant leurs doigts de pieds, s'arrêtent là, et expriment par le mot *beaucoup* tout chiffre supérieur. De même ces astronomes, qui posent comme philosophes, arrivés à ce point où l'imagination se sent vaincue par l'immensité de la création, laissent la raison s'en aller avec l'imagination et appellent puérilement *infini* ce qu'ils ne peuvent plus imaginer. Il en est tout autrement quand, de la nature de la ligne courbe suivie par une comète, les mathématiciens concluent qu'elle ne décrit pas une orbite fermée, c'est-à-dire qui revienne sur elle-même, et partant, qu'après avoir tourné autour du Soleil, elle continuera toujours à s'en éloigner, à moins qu'un autre corps céleste ne la ramène vers lui.

Nous nous contenterons donc d'affirmer que les comètes sont des astres étrangers par leur origine à notre système. Elles sont probablement du nombre des étoiles nébuleuses, bien que leur petitesse nous les rende invisibles avant leur arrivée sur les confins de notre globe. Et certes, pour qui se rappelle la distance qui nous sépare des étoiles les plus rapprochées de nous, ce ne serait pas un petit problème d'avoir à calculer, à l'approche d'une comète, la longueur du chemin qu'a dû parcourir ce visiteur de notre système et le nombre de siècles qu'il lui a fallu y mettre. Ce nombre de siècles augmentera encore devant les yeux de l'astronome, quand il réfléchira au fait constant que le mouvement de ces astres ne s'accélère que dans le voisinage du Soleil, et qu'il se ralentit à mesure qu'ils s'en éloignent. Si les données des astronomes étaient assez certaines, la comète de 1680, qui décrivait une orbite fermée autour du Soleil, requerrait 88 siècles pour accomplir sa course de plus de 31 mille millions de lieues de quatre kilomètres chacune ; 44 siècles pour aller et autant pour revenir !

Mais la comète peut être entraînée dans les confins de notre système de deux manières différentes : tantôt ce sera son mouvement propre qui l'y poussera, tantôt ce sera le Soleil qui, en se transportant avec tout son entourage de planètes, vers la constellation d'Hercule (comme il semble aujourd'hui très probable qu'il fait), ira lui-même la rejoindre ou la rencontrer. De quelque manière que la comète se trouve ainsi assez voisine du Soleil pour qu'il devienne, selon la loi universelle, son centre de gravitation, elle commence à décrire autour de lui une orbite comme un astre tombé sous sa dépendance. Mais toutes les comètes entrées dans notre système n'y restent pas fixées définitivement et ne déroulent pas autour de son centre des orbites elliptiques à la manière des planètes. A cela s'oppose la vitesse avec laquelle elles se meuvent. Car il est démontré en mathématiques qu'étant donné un centre de gravitation, l'ellipse décrite autour de lui par un astre dépendant, devient d'autant plus allongée que plus grande est la vitesse de cet astre et qu'arrivée à une certaine limite, l'ellipse voit son orbite changée en une parabole. Or, la parabole est une figure qui ne retourne pas sur elle-même. Donc l'astre qui la suit dans son cours, après avoir tourné autour du Soleil, continue toujours à s'en éloigner et retourne vers les espaces étoilés, où il poursuit sa marche sans relâche, jusqu'à ce que entrant dans la sphère d'action d'un autre Soleil, il fait avec lui la même chose, si toutefois il ne se précipite à sa surface. Il est facile de voir par là combien il est inexact de dire que les comètes viennent de l'infini. Par analogie on peut dire plutôt qu'elles errent d'un système à l'autre, qu'elles sortent de l'un pour entrer dans l'autre par une série continue de courbes qu'il nous est impossible de définir. Tel est le sort de la plupart des comètes : après être entrées dans notre système, elles en sortent de nouveau probablement pour ne plus jamais y revenir.

D'autres comètes, au contraire, s'y embarrassent et deviennent des parties stables du système solaire. Pour savoir comment cela arrive, il suffit de se rappeler,

comme nous le disions tout à l'heure, que la courbe décrite par les comètes autour du Soleil est parabolique et non elliptique, et cela par le seul fait de leur grande vitesse. Or il arrive parfois que cette vitesse des comètes se trouve diminuée par nos planètes, au milieu desquelles elles passent en s'approchant du Soleil ; le ralentissement de leur marche peut même être tel que la vitesse et partant la courbe de l'orbite deviennent elliptiques. Alors, la comète reste définitivement fixée dans notre système, et les orbites de ces corps ne diffèrent de celles des planètes que par le fait de suivre des ellipses plus allongées.

Des dix comètes que l'on sait s'être ainsi attachées au système solaire, huit, croit-on très probablement, y ont été retenues par l'immense globe de Jupiter, une par Saturne et l'autre par Neptune. Leurs périodes varient entre 3 et 7 ans ; seules, celle de Tuttle l'accomplit en 13 et celle de Halley, la seule visible à l'œil nu, en 76 années. Il peut y avoir d'autres comètes qui fournissent une course elliptique et dont le retour soit périodique ; mais pour s'assurer de l'identité d'une comète qui revient des profondeurs de l'espace après s'y être cachée, comme nous n'avons d'autre indice que l'identité de son orbite, si celle-ci s'est beaucoup allongée, il devient très difficile d'en prendre les données pendant le court trajet qu'il nous est donné de l'observer, au moment où la comète est plus proche de nous et du Soleil. Car là, des courbes qui en se développant sont tout à fait différentes, divergent à peine les unes des autres.

Mais la période des dix comètes susdites est calculée exactement ; leur retour en est prévu et observé à des temps fixes, avec une incertitude néanmoins due à la nature et aux conditions de ces nébulosités nomades, si loin de la solidité et de l'équilibre des planètes. Nous ne voulons point par là faire allusion seulement à l'extraordinaire ralentissement observé dans la comète d'Encke ; si celle-ci continue et si elle ne se remet pas à suivre exactement son orbite, elle finira par culbuter et par tomber dans le Soleil ; et elle ne sera peut-être ni la première ni la dernière à finir ainsi. Mais l'histoire des comètes nous enseigne que ces astres sont soumis, même au milieu de leur carrière, à des rencontres qui peuvent ou les jeter hors de leur chemin ou les faire disparaître du ciel, sans que l'on puisse savoir la manière ni la raison de cette disparition subite. La célèbre comète, découverte en 1844 par le P. De Vico, le prédécesseur du P. Secchi, à l'Observatoire du Collège Romain, paraissait devoir être périodique ; on en attendait le retour tous les six ans ; on ne l'a jamais revue. Celle de Lexell, découverte en 1770, grâce à sa marche elliptique, s'approcha, neuf ans après, si près de Jupiter qu'elle en fut fourvoyée et qu'elle eût toutes les peines possibles à échapper à l'attraction de cette puissante planète.

Le cas le plus mémorable est celui de la comète de Biela, en regard à l'affinité qu'elle fit reconnaître entre les comètes et les étoiles filantes. Nous avons rappelé plus haut comment, en 1846, cette comète se sépara en deux sous les yeux des astronomes et comment néanmoins continuant sa course, elle revint se montrer selon leur attente en 1852. Or, depuis cette année, on a eu beau l'attendre ; elle n'a pas reparu. Que lui était-il arrivé ? Personne ne se hasardait à répondre à cette question, quand, dans la nuit du 27 novembre 1872, on vit au ciel le spectacle tout à fait inusité d'une pluie torrentielle d'étoiles filantes. De 7 h. du soir à 1 h. du matin, ce fut dans tout le firmament une des plus belles jetées de fusées qui se soient jamais admirées dans les fameuses girandoles romaines. On en compta 13,882 à l'Observatoire du Collège Romain, 33,400 à celui de Moncalieri ; un observateur en Angleterre en remarqua 10,579 et ainsi en fut-il ailleurs. Toutes ensemble, elles furent calculées s'élever au nombre de 160,000 ; toutes aussi venaient de la même région du ciel, de la constellation d'Andromède. Or, c'était précisément la direction de l'orbite de la comète disparue de Biela et la Terre, ce 27 novembre 1872, se trouvait traverser cette orbite. Ces coïncidences furent notées et admirablement illustrées par Schiaparelli, et l'on en conclut en premier lieu que les étoiles filantes, vues cette nuit-là, pouvaient bien être de très petits fragments de la comète de Biela, pulvérisée par une cause quelconque. On le fit d'autant plus volontiers que, si elle eût encore existé, elle eût dû passer là à peine trois mois auparavant et qu'une partie des morceaux pouvait être restée en arrière sur l'orbite. Rien n'empêchait qu'au lieu d'une grêle d'étoiles filantes, nous eussions cette nuit-là une mitraille de bolides, loin d'être caressants pour nous. Pour cela, il suffisait que la comète de Biela éclatât comme une bombe en fragments quelque peu volumineux au lieu de se réduire en poussière. Heureusement la divine Providence y veilla !

GIULIO.

(A suivre.)

On annonce comme absolument certain que madame Patti s'embarquera pour New-York dans les premiers jours du mois de novembre.



S. M. ALPHONSE XII, roi d'Espagne, de passage à Paris. — (D'après la photographie de M. Fernando Debas, de Madrid.)

## LA LITTÉRATURE ESPAGNOLE

(Suite)

On doit encore à ce prince une institution remarquable qui fut maintenue pendant tout le quatorzième siècle : il chargea des historiographes en titre du soin de recueillir l'histoire nationale.

Ce que fut Edouard III à la littérature anglaise, François I<sup>er</sup> à la littérature française, Laurent de Médicis à la littérature italienne, Alphonse X le fut pour la littérature espagnole. C'est surtout de ce Mécène que date l'ascendant de la langue castillane sur les dialectes voisins qui cherchaient à l'étouffer.

Jean Ruiz (1351) a laissé un dialogue original où il met en scène *don Amour, don Carnaval, don Jeu et don Carême*.

De même que Juan-Manuel dans le *Comte Lucanor*, Boccace dans son *Décameron*, et Jean de Capoue dans son *Exemplario*, Jean Ruiz prodigue dans son livre les réflexions, les conseils, les apophtegmes. Cet auteur surpasse de beaucoup ses devanciers par l'invention, l'action, le coloris. Il composa la plupart de ses poésies en prison. Ce n'est pas dans les œuvres de Ruiz qu'il faut chercher la régularité et l'ordre. "Ce serait peine perdue, dit un de ses biographes, que de chercher à préciser le sujet d'un amas de poèmes sans accord ni suite, commençant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, entrecoupés de folies, d'exemples, de critiques, de cantiques, d'invocations à dona Vénus, d'hymnes à la Vierge, de scènes d'amour, de tableaux licencieux, de folies de toutes espèces, et finissant par un sermon." C'est le Rabelais de l'Espagne.

Don Juan-Manuel (1267-1347) est un des écrivains les plus féconds de la première période. Outre le *Comte Lucanor*, recueil d'aphorismes, d'apologues et de dissertations sur la poésie, il composa encore plusieurs ouvrages de poésie.

Son père était le septième fils du roi Ferdinand. Manuel prit une part active à la politique de son temps.

Le *Comte Lucanor* est de beaucoup son meilleur ouvrage. C'est sans contredit le meilleur livre qu'ait produit le XIV<sup>e</sup> siècle. Le bon sens et le bon goût s'en disputent le prix.

La littérature espagnole prit à cette époque une tournure qui est à son désavantage. Le brillant enthousiasme, dont s'inspiraient les premières romances, se transforma en une exagération alourdie et énervée. Le moyen âge, qui se débattait dans ses dernières étreintes pour briser les langes qui l'enveloppa dans son enfance, avait, par une ardeur inconsidérée, troublé l'ordre de toute éducation.

Dans cet âge plein de sève, de vigueur et de force, le beau et le vrai se fourvoyèrent, parce qu'on voulut faire grandir à la fois et trop spontanément l'imagination et l'entendement. Les conséquences naturelles de cet état de choses fut pour la littérature l'introduction d'un goût forcé, incorrect, manquant de naturel par l'excès de l'exagération. Un roman de chevalerie, le meilleur, parce qu'il devança les autres en date, *Amadis de Gaule*, de Vasco Lobeira, ne contribua pas peu à répandre le mauvais goût déjà patronné par les Troubadours, peuple du gai savoir qui exerçait sa suprématie par toute l'Europe, chantres banals de la noblesse qui recevaient la couronne aux tournois des mains des plus grandes dames, rhapsodes infatigables qui avaient enthousiasmé les sociétés pour le règne de l'intelligence, de préférence à la loi du glaive. L'obstination des Troubadours à faire de la poésie une science et non un art, et plus tard revenant de leurs erreurs pour tomber dans une autre, — un art sans se guider sur la science, — engendra successivement l'abus de l'érudition et l'abus de l'esprit. On préféra le pédantesque et la subtilité à la simplicité et à la vérité.

Le marquis de Villena se mit à la tête d'une école réformatrice, en résistant à l'invasion des Troubadours et en conseillant la sujétion du rythme castillan à la prosodie nationale. Son livre de la *Gaya Ciencia, d'arte de trobar*, s'élève fortement contre l'immixtion des bardes étrangers dans la littérature espagnole, mais prouve aussi que le luth des Troubadours devait faire le tour du monde et passer de main en main jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle. Pour opposer une digue à cet envahissement, il fallait les génies qui apparurent au XIV<sup>e</sup> siècle en Italie, au XVI<sup>e</sup> siècle en Espagne, et au XVII<sup>e</sup> siècle en France.

Au XIV<sup>e</sup> siècle, pendant que trois hommes en Italie, Dante, Pétrarque et Boccace, accomplissaient dans leur pays le progrès de trois siècles, l'Espagne, et au-delà des Pyrénées la France, concentraient tous leurs efforts dans de captieuses controverses, avec une dialectique pleine d'arguties tout paripatéticiennes.

Fatigués de toutes ces subtilités qui avaient pris naissance dans les cloîtres, les esprits s'essayèrent dans la poésie religieuse. La transition était naturelle.

Toute la poésie du XIV<sup>e</sup> siècle se résume en romances ; les *Cancioneros*, recueil des *Romanceros*, renferment un grand nombre de noms de poètes. Ils pèchent tous ou presque tous par le même défaut : la licence. La raideur de l'orthodoxie et l'appât de l'érudition leur enlèvent toute souplesse, tout abandon, tout naturel.

Il y a en Espagne un grand nombre de *Cancioneros*. La plupart n'existent qu'en manuscrit. Le plus ancien, celui de Baena, qui y occupe la plus large part, se partage entre cinquante-cinq auteurs ; sept antérieurs au règne de Jean II, trente-trois qui datent du règne de Henri III et de la minorité de Jean II, six qui ont écrit jusqu'à la majorité de ce roi, et huit qui doivent appartenir à l'une de ces trois époques, sans indication de date cependant.

Les noms les plus célèbres qui paraissent dans ce *Cancionero* sont Ferrant Manuel de Lando (1414), poète élégant, auteur d'une épître à Baena sur les difficultés de la poésie comparées à la navigation ; Ferrant Sanchez Calavera, de l'ordre d'Alcantara, qui laissa des traités sur le salut, la Providence, la Trinité, la présence divine ; Micer Francisco Impérial, qui transplanta à Séville le goût et l'amour pour la littérature italienne, pour Dante surtout ; Pero Gonzales de Mendoza, grand-père de Santillane ; Garcia Fernandez de Gerena (1385), aventurier audacieux ; don Mose, médecin de Henri III ; Pedro de Luna, archevêque de Tolède, etc.

Pedro Lopez de Ayala (1342-1407) laissa d'excellentes chroniques que l'on imprima plus tard sous le titre : *Cronicas de los Reges de Castillas*.

Les rois dont il a raconté l'histoire sont Pedro, Enrique II, Juan I et Enrique III. On l'accuse cependant de partialité. Il laissa en outre des traductions de Tite-Live, de Valère-Maxime, la chute des grands hommes de Boccace, les consolations de Boece de saint Isidore (*de summo bono*), le livre de Job, d'après saint Grégoire le Grand ; il composa, dans le goût de l'époque, un livre de lignage et un autre de fauconnerie.

Perey de Guzman (1470), seigneur de Batres, conseiller du roi, poète, prosateur, chroniqueur et guerrier, composa divers ouvrages de morale : *Traité des quatre vertus théologiques*, les *sentencias*, les *setecientas coplas del bienveir*, une chronique en vers ; une *mer des histoires*, en prose, une pièce intitulée *Narcisse*, très charmante. Les *généalogies et portraits* (*generaciones y semblanzas*) sont bien esquissées. "Le crayon de Perey de Gusman, dit un de ses biographes, s'est changé en pinceau sous ses doigts ; on ne peut lui reprocher que de laisser trop voir la peine qu'il se donne pour produire de l'effet ; sa phrase travaillée à le cours solennel et la plénitude harmonieuse de la période latine." Guzman peut être considéré comme le père de l'histoire en Espagne.

C'est encore de cette époque que date la *Celestina*, drame lascif, antérieur à toutes les scènes modernes et qui eut les honneurs de la traduction dans toutes les langues. La première partie a été composée par un inconnu, au commencement du XV<sup>e</sup> siècle ; cinquante ans plus tard Ferdinand de Rosas la compléta. C'était comme l'aurore de cette ère brillante qui devait au XVI<sup>e</sup> siècle produire les Vega et les Calderon.

Alvarez de Villandino (1340-1424) fait preuve d'un talent facile, mais asservi au mauvais goût de l'époque. Il vécut et mourut misérablement. Comme beaucoup d'autres il ne connaissait pas la simplicité du style et, suivant lui, compliquer c'était embellir et perfectionner.

On rencontre encore dans le *cancionero* de Baena les noms de Garci Alvarez de Alarçon, Martin Alonzo de Montemayor, Pedro Velez de Guerrara, Vasco Lopez de Camoës, Rodriguez del Padron, qui chanta les sept joies de l'amour ; Hernando del Pulgar, qui met en scène Moïse, le Messie et Mahomet.

Don Inigo de Mendoza composa le *Doctrinal des favoris*, des vers légers, des romances, le *Centiloquio*, recueil de cent maximes morales et politiques, des recueils de proverbes et d'historiettes. Son épître à Don Pedro du Portugal, sur l'origine de la poésie, a acquis une certaine célébrité.

Jean de Mena, dans son poème du *Labyrinthe*, entreprit de réunir tous les trésors du savoir humain. A l'exemple de Dante, il voulut tout sonder, tout connaître, tout expliquer. S'il n'eût pas fait preuve de tant d'érudition, ce qui rend nulle l'action de son poème, pour se laisser aller au mouvement de sa brillante imagination, son livre aurait été le plus beau produit de la première période. Il aurait pu être le Virgile de l'Espagne ; il ne représente, comme Ennius, qu'une date littéraire, borne peudreuse à demi effacée par le progrès de l'art.

Son poème du *Couronnement* prouve une fois de plus que Jean de Mena a méconnu sa mission et fourvoyé son beau talent en retardant l'art qu'il pouvait faire avancer.

Outre le *cancionero* de Baena, on cite encore le *cancionero général* le plus renommé des *cancioneros* imprimés.

Il contient les poésies de cent trente-six auteurs différents. La plupart d'entre eux vécutrent sous les règnes de Jean II, d'Henri IV et d'Isabelle.

Plusieurs noms déjà cités s'y rencontrent. Les plus remarquables après eux sont le marquis de Santillane (1458), qui composa une dissertation en forme de lettres sur la poésie.

La forme de ces deux *cancioneros* est, à quelque chose près, la même et malgré la distance qui les séparent, on s'aperçoit du peu de progrès obtenus. Dans

les deux c'est un pêle-mêle de chansons, gloses, motets, plaids *villancicos*, demandes et réponses, etc.

Fernand del Bulgar, qui vivait sous Ferdinand et Isabelle, est le plus ancien écrivain espagnol qui ait cultivé le genre épistolaire. Il a imité Pline et Cicéron. Son plus beau titre de gloire sont ses *Biographies*, au nombre de vingt-six. C'est le Plutarque de l'Espagne.

Comme on le voit, les poètes ou, plutôt, les Troubadours, n'ont pas manqué en Espagne, à la première période. Mais ce n'est pas toujours le grand nombre qui fait avancer l'art. Tous ces poètes se sont tenus au même niveau. Pourquoi cela ? — L'Espagne n'était-elle pas capable, comme l'Italie, de promouvoir une époque de renaissance ? Il faut le croire. Mais la France l'était encore moins, puisqu'elle ne parvint à renverser le règne des Troubadours qu'au XVII<sup>e</sup> siècle, révolution qui s'opéra en Espagne au XVI<sup>e</sup> siècle.

L'Italie, plus avantageusement située que ces deux dernières pour accaparer la science orientale, devait renaître au XIV<sup>e</sup> siècle, grâce aussi au concours des trois génies que nous avons mentionnés plus haut. Quoiqu'il en soit, l'art ne pouvait demeurer plus longtemps en Espagne dans le même état. Les esprits, trop longtemps captifs et trop longtemps esclaves du mauvais goût, devaient s'élever dans une sphère supérieure, et l'élan une fois donné par des hommes de mérite, recevra toute son impulsion et toute sa plénitude au XVI<sup>e</sup> siècle, justement appelé l'âge d'or de la littérature espagnole.

La première période, pour résumer, offre donc des hommes de mérite et de talent qui, s'ils n'ont pu toujours s'élever au-dessus du mauvais goût de leur époque, méritent cependant d'être considérés comme les meilleurs écrivains du moyen âge espagnol.

Les noms de Don Juan Manuel, Jean de Mena, Perez de Guzman, Jean Ruiz, Fernand del Bulgar, Lopez d'Ayala, le marquis de Santillane et Gomez Morique Alphonse, semblent primer tous les autres.

"Aussi, conclut M. de Puibusque (1), en Espagne comme en France, s'associait à l'honneur et à la religion le patriotisme. Ces trois mots réunis peuvent résumer l'esprit du moyen âge. Plus ardent néanmoins que le Français, l'Espagnol laisse déjà déborder sur tous ses sentiments le feu de la passion ; chez lui, l'hyperbole du langage est la mesure naturelle de l'exaltation de la pensée ; dévôt, pointilleux, romanesque, il exagère presque également les trois cultes auxquels il s'est voué ; tel il s'annonce avant le grand départ de la renaissance, tel il se montrera dans les diverses phases de sa fortune littéraire ; il gardera surtout sa trempe chevaleresque, lors même qu'il n'y aura plus de chevalerie.

"Au sortir de son enfance, vous l'avez vu se mettre en route, une guitare à la main ; il envoyait négligemment ses romances à tous les échos, il épanchait sur toutes les fleurs la fraîche rosée de sa poésie, ou bien se prenant soudain à réfléchir, et se piquant de prudence, il gravait sur une feuille légère, qu'il appelait *apologue* ou *proverbe*, des maximes d'un sens profond. Passant des tournois de poésie et d'amour sur les champs de bataille ; il a soutenu des luttes séculaires avec la ferme résolution de ne se laisser jamais vaincre en héroïsme si le sort trahissait son courage ; vainqueur, enfin, il a paru moins sensible à son triomphe que frappé de la grandeur du vaincu ; il estimait son ennemi ; l'infortune le lui a rendu cher, et, dans sa noble sympathie, on l'a entendu s'affliger de ne pouvoir saluer des infidèles de ce beau nom d'*Hidalgos*, qu'ils méritaient si bien ; puis, déposant son armure, il a visité les écoles, il a pénétré dans les cloîtres, et, chargé bientôt d'un lourd butin, il a voulu paraître aussi érudit et plus orthodoxe que les clercs ; il ne lui suffisait pas d'être instruit et pieux, il tenait à faire montre de dévotion et de savoir, comme il avait tenu en combattant les Maures à faire preuve éclatante de bravoure. C'est là, sans doute, de l'ambition et de l'orgueil ; mais quel ressort dans un tel orgueil et dans une telle ambition ! Les nations qui se sentent prises d'émulation à l'aspect des grandes choses, sont les seules qui puissent surmonter tous les obstacles et se frayer de vive force tous les chemins ; il ne faut qu'une étincelle pour embraser leur génie.

"Lorsque les splendeurs de la poésie italienne vinrent frapper les regards de l'Espagnol, elles ne l'éblouirent point ; c'était la lumière attendue, la révélation pressentie : l'Espagne marcha d'un pas assuré vers le foyer d'où jaillissaient des clartés si vives. Il est beau de voir ces deux littératures méridionales, qui se connaissent si imparfaitement, s'aborder pour la première fois : l'une admire, sous une écorce encore âpre, ce style des choses, indice d'une ère puissante ; l'autre observe sous une gaze diaphane ce prestige de la forme, effet magique d'un art fondé sur le sentiment du beau. Dans cette attraction mutuelle, toutes deux aspirent à se compléter ; mais il est déjà sensible que l'Espagne, quoique plus défectueuse, y réussira mieux que l'Italie ; car il y a chez elle une force de plus, la force de la volonté !"

EDMOND LAREAU.

(A suivre.)

(1) Histoire comparée des littératures espagnole et française.

## NOS GRAVURES

## Alphonse XII, roi d'Espagne

Alphonse XII est né le 28 novembre 1857. C'est en 1874 qu'il a été proclamé roi. Veuf, le 26 juin 1878, de Marie-de-las-Mercédès, fille du duc de Montpensier, il s'est remarié, le 29 novembre 1880, à Marie-Christine-Henriette-Désirée-Félicité-Rénière, archiduchesse d'Autriche.

Le jeune roi d'Espagne, dont nous publions aujourd'hui le portrait, n'est donc âgé que de vingt-six ans.

## Une partie d'échecs sous la lampe

Cette scène intime et pleine d'un réalisme charmant, est l'œuvre de M. Duez, dont les tableaux intéressent si vivement chaque année les amateurs de peinture. Cette toile figurait au dernier Salon de Paris; la composition en est harmonieuse, et rien n'est plus heureux que l'attitude de chacun des personnages, doucement éclairés par la clarté de cette bonne et grosse lampe qui préside aux soirs calmes, où dans un intérieur confortable et élégant, chaque petit coin offre l'aspect d'un nid chaud et abrité, invitant au repos et aux doux rêves.

N'est-il pas engageant, ce tout jeune ménage qui lit encore les premiers feuillets du délicieux roman qui s'appelle *la lune de miel*? Tandis que, le front dans la main, le mari s'absorbe dans la combinaison d'un coup savant, destiné à mettre en déroute la partie de sa gracieuse adversaire, la jeune femme, qui ne pense guère au jeu, contemple celui qu'elle aime, avec des yeux ravis, lumineux de tendresse.

Et cette belle-mère modèle, si sage et si discrète dans l'application qu'elle apporte à sa broderie, ne semble-t-elle pas faite pour réhabiliter d'une façon éclatante la phalange des méconnues qui portent comme elle ce nom si étrangement réproché?

Ce joli tableau nous paraît destiné, dans son éloquence simple, à opérer bien des conversions.

En l'examinant de près, plus d'un célibataire a dû regarder en arrière, regretter le temps perdu et prendre le parti de faire voile au plus vite vers ce port séduisant du mariage, dont le charmant peintre a reproduit l'un des plus attrayants aspects.

## Première rencontre

L'aimable petit tableau de M. J. Wagrez, qui a été exposé au Salon de cette année, offre une note toute différente. Dans un décor chatoyant emprunté à l'époque brillante de la renaissance italienne, le jeune peintre a placé une gracieuse scène d'amour.

Elle est charmante, cette jeune patricienne qui descend les degrés de marbre avec une indifférence feinte, tandis qu'elle brûle de se retourner pour rencontrer de nouveau les regards de l'élégant cavalier qui s'applique, de son côté, à faire le dédaigneux.

Les détails de cette jolie idylle sont traités avec un soin jaloux, et les yeux sont doucement récréés par cet ensemble coquet dont le charme fait oublier la convention.

## Le voyage du prince de Portugal en Autriche

A propos de ce voyage, plusieurs journaux et de ceux qui passent pour être des mieux renseignés, ont parlé d'un projet de mariage entre le prince royal de Portugal et l'archiduchesse Marie-Valérie d'Autriche. Bien que la nouvelle ne soit pas officielle, comme il est un proverbe qui prétend qu'il n'y a point de fumée sans feu, nous croyons devoir publier le portrait du prince et celui de la princesse.

Le prince royal Charles de Portugal est né le 28 septembre 1863. Il a donc vingt ans seulement. Quant à l'archiduchesse Marie-Valérie, elle en a quinze. Elle est née à Ofen, le 23 avril 1868. C'est la seconde fille de l'empereur François-Joseph et de l'impératrice Elisabeth. Sa sœur aînée, l'archiduchesse Gisèle, a épousé, en 1873, le prince de Bavière.

## Angklong, instrument de musique javanais

A première vue il est difficile de reconnaître un instrument de musique dans l'enchevêtrement de bâtonnets qui constitue l'Ang Klong. C'est encore le bambou qui en fait tous les frais. Sous l'adroite main du Javanais, ce protée indigène se plie à tous les usages; ici il cesse d'être vase ou charpente pour atteindre une destination plus noble.

Des tubes de longueur et de tonalité différentes sont ajustés, de manière à rester mobiles, dans des châssis simplement suspendus à un axe commun, constituant ainsi par leur réunion un véritable clavier. On joue de l'instrument à deux ou à quatre mains en secouant vivement les châssis.

L'Angklong est loin d'approcher du Gamelan, ce superbe orchestre des princes; mais accompagné d'un

ou de deux tambourins, il constitue l'orchestre plus humble des champs et suffit à charmer les loisirs des villageois.

Le son assez monotone de cet instrument est une sorte de bruissement dont les artistes javanais varient quelque peu les effets en modifiant le rythme. S'il nous paraît plus étrange qu'harmonieux, cela tient sans doute au manque d'habitude, peut-être aussi pour mieux l'apprécier faudrait-il l'entendre par les tièdes nuits de Java accompagné du cri strident de la cigale des bois et du chant de la brise dans les grands bambous auxquels vient s'ajouter parfois le ronflement sonore du tigre.

## LE BANQUET LANGEVIN

Environ cinq cents personnes ont pris part, jeudi dernier, au banquet offert par les citoyens de Montréal à sir Hector L. Langevin, à l'hôtel Windsor.

La salle était splendidement décorée de tentures et de guirlandes qui ajoutaient encore à sa richesse naturelle. En arrière des sièges du président, on remarquait un superbe trophée préparé par M. Hébert. On voyait sur un piédestal, recouvert du drapeau de la Confédération, le buste de sir Hector, flanqué de drapeaux français et anglais, avec le tricolore comme fond de scène: au-dessus l'écusson de l'honorable ministre, peint sur bois avec une grande habileté.

Cette démonstration comptera comme l'une des plus brillantes qu'on ait vues dans ce genre à Montréal. L'honorable ministre des travaux publics a lieu de s'en féliciter, comme aussi les souscripteurs et les membres du comité des citoyens.

Des discours ont été prononcés par MM. H. Langevin, A. Ouimet, A.-T. Galt, Chapleau, Hugh McLennan, A.-W. Ogilvie, Gault, Coursol, Curran, J.-A. Mousseau, C.-J. Doherty, H. Bulmer, Joseph Tassé, A. Gélinas, H.-G. Bergeron.

Tout en conservant son caractère local, la manifestation avait un peu le caractère général; des citoyens de Québec, d'Ontario, des Trois-Rivières, de Saint-Jean, de St-Hyacinthe, etc., s'étaient joints à ceux de Montréal pour acclamer sir Hector.

## Arrivée du nouveau Gouverneur-Général

Le marquis de Landsdowne, le nouveau gouverneur-général de la Confédération, est arrivé à Québec lundi soir, à 10 heures. Il a prêté serment avant-hier.

Nous donnerons d'autres détails dans notre prochain numéro.

## CHOSSES ET AUTRES

Le *Temps* a cessé de paraître.

Le gouverneur d'Alsace-Lorraine a défendu la publication de neuf journaux français dans cette province.

C'est aujourd'hui qu'a lieu la votation dans le comté de Lévis. Les candidats sont MM. Isidore Belleau et Octave Samson.

Le Vatican prépare une convention avec la Prusse pour l'amélioration de leurs relations et le rappel des évêques expulsés.

1,750 hommes sont partis de la gare Bonaventure, de Montréal, durant ce mois, pour aller travailler sur le Pacifique Canadien.

La prochaine session de la Législature de Québec aura lieu dans les nouveaux édifices du parlement, dont M. Charlebois construit actuellement le toit.

M. F.-D. Monk, avocat, a été nommé commissaire d'école de cette ville, en remplacement de son frère, M. E.-C. Monk, décédé.

Le projet de loi pour accorder le droit de suffrage aux femmes a été adopté à Olympia (Etats-Unis), par un vote de 14 contre 7.

On mentionne le nom de l'hon. M. Masson, comme devant succéder à l'hon. M. McPherson, à la charge de président du Sénat.

Le délégué apostolique est arrivé à Québec samedi dernier. Il a été reçu à Lévis par l'archevêque et son clergé.

Le 10 novembre prochain, le chemin de fer du Pacifique Canadien aura atteint le sommet des Montagnes Rocheuses.

Le prochain numéro de la *Gazette Officielle* contiendra une proclamation fixant le 8 novembre comme jour d'actions de grâces pour tout le Canada.

Le général Sheridan vient d'être appelé à remplacer

le 1er novembre, le général Sherman, comme commandant en chef de l'armée américaine.

On a récolté cette année, dans l'état du Michigan, 23,147,000 minots de blé.

L'Electeur donne cours à la rumeur que l'hon. M. Starnes va être fait sénateur pour la division de Lormier, en remplacement de l'hon. M. Bureau, décédé.

Le czar et la czarine ont présidé à la cérémonie solennelle de la pose de la première pierre d'une église qu'ils ont fait construire à l'endroit même où Alexandre II a été assassiné.

Le Canada a obtenu 51 médailles à l'exposition internationale des pêcheries de Londres. Quinze médailles d'or, dix-sept médailles d'argent et dix-neuf de bronze.

Son Eminence le cardinal McCloskey vient de condamner, dans une lettre pastorale, les excursions au clair de la lune, les excursions et les piques-niques le dimanche.

Une dépêche de Rome annonce que le nonce papal à Paris a reçu ordre de garder la plus stricte neutralité dans les luttes que se font en France les divers partis politiques.

On annonce de Londres que les recettes brutes de la compagnie du chemin de fer du Grand-Tronc ont été, cette année, de dix pour cent plus élevées que celles de l'année dernière.

La longueur du canal de Panama, dont M. de Lesseps va doter le monde, est de 50 milles et sa largeur de 90 pieds. Les travaux de ce canal emploient 11,000 hommes.

On annonce une nouvelle comète. Que nous annonce-t-elle elle-même? Pour le moment, il faut lui chercher un nom, et un journal parisien propose de l'appeler tout bonnement Sarah Bernhardt.

Sir Charles Tupper vient de laisser Londres pour se rendre à Paris. Le ministre canadien doit représenter le Canada à la grande conférence qui aura lieu à Paris au sujet des câbles sous-marins.

On dit que sir Richard Cartwright, l'ex-ministre des finances dans le cabinet Mackenzie, va se porter candidat à Lennox, dont le siège est devenu vacant par l'annulation de l'élection de sir John.

Il y a quelques jours a eu lieu à la chapelle de l'Hôpital-Général, de Québec, une imposante cérémonie. Mesdemoiselles Caron, filles de feu le lieutenant-gouverneur de cette province, ont pris, l'aînée le voile noir, et la cadette le voile blanc.

L'adresse d'adieu des citoyens de la ville de Québec a été présentée samedi au marquis de Lorne, sur la terrasse. Plusieurs centaines de citoyens étaient présents. Le marquis a répondu en français, longuement et éloquemment.

Le sultan, à Constantinople, a donné un banquet en l'honneur de lord Dufferin, ambassadeur anglais, et a conféré une décoration à lady Dufferin. Lord Dufferin a déclaré au sultan qu'il pouvait compter sur les sympathies et l'amitié de l'Angleterre.

Les journaux français signalent une coïncidence curieuse à propos de l'incident espagnol. C'est le 28 septembre qu'Alphonse XII a été bafoué à Paris. Or, cette date est précisément celle de l'avènement de la reine Isabelle, en 1833, et de son expulsion en 1868.

Le *Télégraphe*, de Paris, dit que l'amiral Peyron a l'intention de confier aux missionnaires catholiques un rôle important pour contribuer au développement des colonies, vu qu'il considère que ces missionnaires peuvent rendre de grands services à cette cause.

Sir John A. Macdonald s'est démis de ses fonctions de ministre de l'Intérieur, qui sont confiées à l'hon. M. Macpherson. Il agira dorénavant comme président du Conseil, conservant toutefois le contrôle des affaires des Sauvages et de la police à cheval du Nord-Ouest. Le premier ministre pourra donner ainsi une plus grande partie de son temps à la direction des affaires politiques du pays.

Les révérends Pères Oblats, de Lowell (Etats-Unis), viennent de faire l'acquisition d'une magnifique propriété à Tewksbury, Lowell, pour en faire un noviciat. Le terrain est d'environ dix acres en superficie, avec une maison à deux étages, dans un site superbe, couvert de plantation et bien pourvu d'eau. Le bâtiment pourra loger vingt-cinq novices sous la direction d'un Père de la société.

Peu de personnes qui se disent troublées de temps à autre par la maladie des rognons, ou autres, ne doivent plus s'alarmer, car, avec les Amers de Houblon, ces maladies sont guéries comme par enchantement.



UNE PARTIE D'ÉCHECS SOUS LA LAMPE



PREMIÈRE RENCONTRE

## L'HIRONDELLE

De la saison nouvelle  
Messagère fidèle,  
La gentille hirondelle  
S'en revient parmi nous.  
Elle arrive joyeuse  
Et, tant elle est heureuse,  
Sa voix harmonieuse  
A des accents plus doux.

Elle est si peu sauvage  
Qu'un nid dans le bocage  
A l'ombre du feuillage,  
Lui semble sans attrait.  
Et la ville bruyante  
Pour elle, est plus riante,  
Cent fois plus attrayante  
Que la sombre forêt.

Au bas d'un toit de paille,  
Au trou d'une muraille,  
Voyez-la qui travaille  
A s'ériger un nid.  
Elle bâtit d'argile,  
En ouvrière habile,  
Son élégant asile,  
Si ferme et si petit.

Oh mon Dieu ! qu'elle est belle  
La petite hirondelle  
S'élevant comme un trait !  
Voyez-la qui s'élance  
Et dans l'air se balance,  
Bat de l'aile en cadence,  
S'éloigne et disparaît.

JOSEPH NOLIS.

Saint-Jean, P.-Q., mars 1883.

## LE MOULIN ROUGE

## PROLOGUE

## LE MARIAGE DE LASCARS

## XX

UN DRAME SUR LA RIVIÈRE

(Suite)

Une fois sur l'îlot, le marquis d'Hérouville n'avait plus rien à craindre. Il était d'autant plus certainement sauvé que les assassins, privés d'avirons, se trouvaient dans l'impossibilité absolue de remonter le courant et d'essayer une nouvelle attaque....

Nous devons ajouter que les coups de pistolet, retentissant comme une véritable fusillade dans le silence de la nuit, avaient donné l'alarme au château de la duchesse, et qu'on voyait les lueurs d'un grand nombre de lanternes et de falots briller à travers les futaies du parc et se diriger vers la Seine.

L'idée d'un guet-apens et d'un assassinat tentés dans de si bruyantes conditions ne se présentaient à l'esprit de personne, mais tout le monde croyait à quelque audacieuse expédition de braconnage, et les gardes-chasse préparaient leurs carabines afin d'être prêts à faire feu sur les maraudeurs en cas de collision.

La stupeur et l'indignation de ces braves gens furent au comble lorsqu'ils s'entendirent héler, depuis la petite île, par Tancrede, qui les mit en quelques mots au fait de ce qui venait de se passer....

Quelques-uns, la carabine sur l'épaule, restèrent en faction sur la berge, d'autres coururent avertir la duchesse de Randan, d'autres enfin prirent rapidement la direction de l'embarcation située un demi-quart de lieue plus haut, où les barques du château se trouvaient amarrées.

Ces derniers déployèrent une activité sans pareille.

Un bruit de rames se fit entendre au bout d'un temps incompréhensible court, et deux chaloupes abordèrent l'îlot. Tancrede prit place dans l'une d'elles ; l'autre se chargea du bonhomme Mathias, mal revenu de son épouvante, et le cheval Ali, hennissant toujours lamentablement pour appeler son compagnon disparu, suivit les barques à la nage....

Un quart d'heure après ce moment, la duchesse, pâle d'émotion et de terreur, se jetait dans les bras de son frère sur le perron du château, et le conduisait à son appartement, où des vêtements secs l'attendaient près d'un grand feu.

— En vérité, ma sœur, s'écria le marquis, c'est miracle que je puisse t'embrasser encore, ainsi que notre chère Mathilde, et Dieu m'a bien visiblement protégé cette nuit, car, selon toutes les prévisions humaines, je devais laisser ma vie dans ce guet-apens infâme où mon fidèle valet de chambre et mon pauvre Hadji ont laissé la leur....

— Tancrede, murmura la duchesse, raconte-moi bien vite cette terrible, cette hideuse aventure ; j'ai besoin de l'entendre de ta bouche et je ne puis croire, ni comprendre ce que viennent de me dire mes valets....

Le marquis fit à sa sœur un récit rapide des faits accomplis ; lui non plus ne pouvait les comprendre, et il se perdit en vaines conjectures sur le but et sur les auteurs d'une machination plus semblable à une embuscade de guerre qu'à une tentative de meurtre dirigée contre un seul homme....

Le chef des assassins, ou du moins celui qui semblait être leur chef, avait parlé de régler un compte de haine et de vengeance. Qui donc pouvait être cet homme ? à qui M. d'Hérouville avait-il fait un assez sanglant outrage pour s'attirer de telles représailles.

Pendant quelques secondes, la pensée du marquis s'arrêta sur Lascars, mais le misérable qui vole au jeu n'est pas forcément un assassin, et les soupçons toujours indécis de Tancrede continuèrent à s'égarer....

Le reste de la nuit se passa en une longue causerie entre le frère et la sœur, heureux de se trouver ensemble, comme le

sont des gens qui s'aiment et que la mort a failli séparer, et ne songeant ni l'un ni l'autre à goûter une heure de sommeil.

Dès l'aube naissante, M. d'Hérouville sortit à cheval, suivi de deux valets, et se dirigea vers les rives de la Seine, afin de révoir au grand jour le théâtre de la lutte nocturne dans laquelle il avait failli périr.

Tout était tranquille.... le bac échoué à la pointe de l'îlot semblait attendre qu'une main officieuse vint le remettre à flot et le ramener à sa place accoutumée ; de faibles vapeurs s'élevaient au lointain et indiquaient à travers les bois et les prairies le cours sinueux de la rivière.

Tancrede mit son cheval au pas et côtoya lentement, pendant à peu près une demi-heure, les sinuosités du fleuve.

Il atteignit un endroit où la Seine formait un coude brusque comme si ses eaux voulaient retourner en arrière et remonter vers leur source.

Là il s'arrêta, et sans doute il allait tourner bride et revenir au château, quand son attention fut attirée par un incident imprévu.

Un homme, portant la livrée de la duchesse de Randan, se dirigeait de son côté de toute la vitesse de ses jambes....

## XXI

## LE DÉPART

— Eh bien ! Giraud, demanda Tancrede à cet homme qu'il reconnut pour un des valets de pied de sa sœur, qu'y a-t-il donc et d'où venez-vous si vite et de si bon matin ?....

— Monsieur le marquis, répondit le valet, rendu haletant par la rapidité de sa course, je viens de faire une grosse découverte....

— En vérité !....

— Oui, monsieur le marquis, une découverte conséquente, et qui sera peut-être bien utile pour découvrir les gredins de la nuit passée....

— Ah ! ah ! de quel s'agit-il donc ?

— D'un *bachot* qui s'est engravé, à cinq cents pas d'ici, sur le bord de l'eau, au milieu du sable et des herbes....

— Quelque bateau de pêcheur sans doute ?

— Oh ! que non, monsieur le marquis.... C'est un bateau de mauvaises gens....

— A quoi diable avez-vous deviné cela, Giraud ?

— Ah ! monsieur le marquis, c'est bien facile à voir.... le fond est tout rempli de sang, et dans ce sang il y a un homme étendu.

— Un cadavre ? s'écria Tancrede.

— L'individu en question a l'air fort mal accommodé, monsieur le marquis.... il n'a point sa connaissance, c'est certain.... mais je ne sais pas s'il est mort....

M. d'Hérouville se souvint à l'instant du rameur dont il avait entamé la poitrine d'un coup d'épée, et ne douta pas que ce fût lui dont parlait Giraud.

Les réponses de cet homme, s'il vivait encore, l'examen de son cadavre par les agents de M. de Sartines, s'il était mort, pouvaient aider puissamment à la recherche de la vérité et mettre la justice sur les traces de l'instigateur du complot.

Bref, à tous les points de vue, la découverte de Giraud offrait une réelle importance.

— Passez le premier, mon ami, reprit M. d'Hérouville, et conduisez-moi près de la barque....

Giraud obéit sur-le-champ et montra le chemin au marquis que suivaient deux serviteurs à cheval.

En moins de cinq minutes, la petite troupe arriva près de l'anse sablonneuse où Lascars, Huber et Bergamotte avaient abandonné le bateau de Sauvageon.

L'esquif, aux trois quarts échoué, s'immobilisait au milieu des joncs.

Le corps inanimé de Macaroni reposait, étendu sur le dos, dans une mare de sang caillé. Une pâleur livide couvrait le visage bronzé du bandit, auquel de longues moustaches hérissées et d'un noir violent donnaient un cachet étrange.

Sur l'ordre de Tancrede, Giraud et l'un des valets se déshabillèrent à demi, entrèrent dans l'eau, soulevèrent le corps ou le cadavre, et le déposèrent en haut de la berge aux pieds du marquis.

Ce dernier descendit de cheval, appuya sa main sur le cœur de Macaroni et constata de faibles battements. La chair, d'ailleurs, était tiède.

— Cet homme n'est pas mort.... murmura Tancrede, mais vivra-t-il ?.... examinons la blessure....

Les vêtements écartés laissaient voir à l'endroit de la poitrine une longue entaille, qui semblait profonde et d'où s'échappaient encore quelques gouttes d'un sang vermeil....

— Est-ce dangereux ? est-ce mortel ? continua M. d'Hérouville, en se parlant à lui-même, je n'ai pas la science qu'il faut pour décider cela.... un médecin seul pourra trancher la question....

Puis il ajouta, en s'adressant aux valets :

— Coupez des branches et des rameaux, improvisez de votre mieux une civière, et transportez au château ce malheureux....

Ceci fut fait avec une célérité merveilleuse, et moins d'une heure après ce moment, un médecin, qu'on était allé quérir en toute hâte, déclarait que l'épée du marquis, n'ayant atteint aucun organe essentiel, la blessure n'offrait rien de grave par elle-même, et que si le bandit succombait aux suites de cette blessure, il faudrait attribuer sa mort à l'énorme quantité de sang qu'il avait perdue....

— Docteur, dit M. d'Hérouville au médecin, la vie de cet homme est pour moi d'un prix énorme.... Lui seul pourra désigner l'ennemi inconnu qui me poursuit de sa haine, qui sans doute ne se tiendra point pour battu et me tendra de nouveaux pièges !.... Pour mon salut, sauvez donc ce misérable ! mon existence est dans vos mains....

— Je ferai de mon mieux, monsieur le marquis.... répliqua le médecin, et si modeste que soit mon mérite, j'ai l'espoir de réussir.

Lascars, désespéré d'avoir échoué si complètement dans une entreprise dont le succès lui semblait certain, quitta la barque au moment où la force du courant la faisait échouer à l'endroit où nous venons de la retrouver.

Huber et Bergamotte imitèrent son exemple. Tous trois s'éloignèrent au plus vite, car ils avaient vu les lumières briller dans le parc du château, ils avaient entendu le bruit des voix, et ils éprouvaient la crainte parfaitement naturelle de se trouver d'une minute à l'autre traqués comme des bêtes fauves par de nombreux valets bien armés.

Le chef des lapins et son lieutenant se consolèrent de la perte de Macaroni, qu'ils croyaient tué, et de la disparition de Sauvageon qu'ils croyaient noyé, par la pensée qu'ils héritaient

de leurs compagnons et toucheraient chacun double part de la somme promise par Roland.

Leur premier soin fut de se faire payer cette somme, aussitôt qu'ils eurent fait assez de chemin pour se sentir en sûreté ; ils marchèrent ensemble pendant tout le reste de la nuit, mais ils se séparèrent au point du jour, afin d'éviter les soupçons que leur réunion pouvait faire naître, et ils eurent la prudence de rentrer dans Paris par trois barrières différentes.

Lascars, en arrivant à son hôtel, y trouva de fâcheuses nouvelles. Une lettre du procureur chargé de défendre ses intérêts, lettre arrivée la veille au soir, après son départ, lui apprit que ses nombreux créanciers avaient achevé de se mettre en règle ; que les titres exécutoires et définitifs étaient aux mains des recors et des huissiers, et que d'un instant à l'autre, s'il ne se réfugiait dans quelque cachette introuvable, il courait le risque d'être appréhendé au corps et conduit en prison pour dettes.

Cela n'avait rien d'imprévu pour le baron qui, depuis longtemps, nous le savons, se trouvait sous le coup d'une catastrophe inévitable, et pourtant une crise d'effroyable colère s'empara de lui tandis qu'il lisait cette lettre à laquelle il devait si bien s'attendre.

— Ruiné ! perdu ! s'écria-t-il avec une rage folle. Eh ! que m'importe ? fuir !.... ce ne serait rien !.... mais disparaître sans m'être vengé ! voilà la honte !.... Impuissant !.... impuissant contre cet homme ! Ah ! cette pensée me déchire et me tue !.... il ne me reste qu'un bien : ma vie !.... Le démon m'est témoin que je la donnerais de grand cœur à qui me donnerait la vengeance !....

Peu à peu, cependant, la fureur du baron s'évapora par sa violence même.

— Après tout, se dit-il, rien n'est désespéré.... J'ai tout un long avenir devant moi, et, pourvu qu'un jour la vengeance arrive, il importe peu qu'elle vienne tard !

Ranimé par l'espérance bien ou mal fondée qu'il venait de galvaniser au plus profond de son âme haineuse, Lascars ne songea plus qu'à s'occuper des préparatifs de son départ.

Il commença par donner à ses valets des commissions qui devaient les éloigner de l'hôtel pendant la plus grande partie de la journée. Il envoya Lorrain lui chercher un carrosse de louage, avec l'ordre de faire stationner ce carrosse dans la ruelle qui se trouvait derrière le jardin près d'une petite porte de sortie.

Ceci fait, Lorrain lui-même reçut une lettre à porter dans le plus lointain quartier de Paris et se mit en route sur-le-champ.

Lascars agissait ainsi pour éviter, au dernier moment, les réclamations de ses serviteurs, qui tous étaient ses créanciers, n'ayant pas reçu un sou de leurs gages depuis plus d'un an.

Dès qu'il se trouva seul dans ce vaste hôtel où ses aïeux avaient honorablement vécu, comme de bons et loyaux gentilshommes qu'ils étaient, et d'où il allait sortir perdu de dettes, fugitif et déshonoré, le baron rassembla le peu d'argenterie et les quelques bijoux qu'il possédait encore ; il s'habilla avec une extrême simplicité ; il entassa dans une valise de voyage du linge, des vêtements et des armes, puis, prenant cette valise sur son épaule et tenant à la main le paquet de bijoux et d'argenterie, il gagna le nacre qui l'attendait et il se fit conduire chez un orfèvre à qui il vendit, pour une somme de deux cent cinquante louis, le petit nombre d'objets précieux arrachés au désastre de sa fortune, ou, pour mieux dire, soustraits à ses créanciers, dont ils étaient le gage légitime.

Muni de cette somme et de sa valise, Lascars changea successivement trois fois de voiture, afin de dérouter les recherches, si toutefois quelques recherches devaient être faites....

Le cocher de la dernière voiture lui demanda, selon la formule sacramentelle :

— Où allons-nous, mon bourgeois ?....

Lascars répondit par cette question :

— Combien me prendriez-vous pour me conduire à Bougival ?....

— A Bougival ! répéta le cocher, diable, la course est bonne !....

— Aussi, suis-je disposé, répliqua Roland, à la payer en conséquence.... faites donc votre prix et ne perdez pas de temps à réfléchir, car je suis pressé....

— Quatre lieues pour aller, reprit le cocher, et quatre lieues pour revenir, ça fait huit lieues....

Lascars frappa du pied avec impatience.

— Il ne s'agit pas du nombre de lieues, s'écria-t-il, mais du prix que vous exigez....

— Dame ! il me semble que deux écus de six livres.... est-ce trop bourgeois ?....

— Je vous les donne....

— Et un pourboire, mais conduisez-moi bon train. Je tiens beaucoup à arriver avant la nuit....

— Soyez en paix.... j'ai là deux petits bidets normands qui marchent mieux que la poste du roi....

Lascars s'installa dans l'un de ces étranges véhicules, que, dès cette époque, on baptisait du nom de *fiacres*, mais dont aucune description ne pourrait donner à nos contemporains une idée exacte.

Lascars, on le voit, faisait preuve de résolution et de courage en prenant place avec sa valise dans cette terrible voiture. Le cocher fouetta vigoureusement ses bidets étiques ; l'attelage se mit en mouvement, tant bien que mal, à un trot incertain, saccadé, et après quatre heures de marche, une demi-douzaine de stations en face des cabarets borgnes qui bordaient la route, le fiacre atteignit enfin les premières maisons du hameau de Bougival.

(La suite au prochain numéro.)

On avait toujours regardé le cheval comme étant d'origine asiatique, mais le professeur Morse, des Etats-Unis, le réclame pour notre continent. Il prétend que cet animal aurait existé, en Amérique, même durant la période tertiaire.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGALX, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

## LE DRAPEAU

(Suite)

Tout à coup, derrière lui, Fougerel entendit une clameur, un bruit de voix, des cris, le choc de talons lourds sur le pavé, et, livide, en se retournant il aperçut un groupe d'hommes qui, du bout de la rue, couraient vers lui en criant. La seule pensée de Fougerel fut celle-ci :

— Il est perdu !

Il ne songeait qu'au drapeau ; il s'oubliait lui-même. Presque au même temps la pensée lui vint de jeter au hasard, dans quelque puits ou quelque trou, n'importe où, le drapeau qu'il avait enlevé. Il lui avait semblé, en venant, traverser une rivière. C'est la Havel, qui arrose Sans-Souci. Où se trouvait-elle ? Il eut, en roulant l'étendard autour d'une pierre, jeté ces lambeaux au courant de l'eau. Cette idée lui venait tandis que, hâtant le pas pour fuir, il entendait les cris se rapprocher et redoubler. En courant, il se trouva brusquement devant le petit canal qui traverse la ville. Il se crut sauvé, ou du moins il crut sauvé l'étoffe tricolore qu'il avait conquise. Il s'arrêta court, chercha du regard un caillou, un objet quelconque, et, glissant sa main sous son vêtement, il y sentit la soie frissonnante, lorsque tout à coup, débouchant de l'angle d'une rue transversale, rouges, essouffés, trois ou quatre sous-officiers prussiens, sortant de la caserne qui est proche, se précipitèrent sur le capitaine en hurlant des menaces.

Fougerel dégagea ses mains et, faisant quelques pas en arrière, s'adossa aussitôt à la muraille d'une maison ; là, blême et menaçant, les yeux embrasés sous ces rudes sourcils, la moustache hérissée, les poings fermés, le grand vieillard attendit l'attaque des soldats qui reculaient devant son regard.

— Vous ne l'aurez pas, disait-il. Lâches ! vous ne l'aurez pas !

Mais déjà la foule grossissait autour du Français. Le gigantesque gardien de *Garnison Kirche* accourait, ameutant les passants, criant : *A mort !* et montrant son poing osseux au capitaine, dont l'attitude menaçante demeurait pareille à une statue. Les injures, les cris, les hurlements se croisaient autour de Fougerel ; pourtant, on n'attaquait pas encore, lorsque le sous-officier géant poussa par les épaules les soldats qui se trouvaient devant lui, et les jeta littéralement sur le capitaine. Alors, décidé à se laisser déchirer, assommer par ces furieux, Fougerel disputa sa vie—et, ce qui était plus que sa vie, le drapeau—aux soldats dont les mains le prirent au cou, dont les souliers le frappèrent aux jambes. Il serrait contre sa poitrine le drapeau que d'autres mains tentaient de lui reprendre. Les doigts crispés sur cette étoffe sainte, il sentait les ongles des assaillants lui labourer la chair.

— Lâches ! cria-t-il encore, vous ne l'aurez pas, vous ne l'aurez pas !

Les soldats le poussèrent furieusement contre la muraille.

— A coups de sabre ! cria le sous-officier.

L'un d'eux dégagna, et Fougerel sentit la lame de fer lui tomber sur la joue. D'autres le prenaient par les jambes et le renversaient. Cette meute l'eût mis en lambeaux sans remords.

— Misérables ! cria le capitaine dont le sang coulait... il murmura encore quelques mots : Malapeyre ! Mon pauvre Malapeyre ! Le drapeau !... et s'évanouit, perdant son sang.

Blessé à la tête, les soldats voulaient l'achever. L'arrivée d'un officier le sauva. On le porta à l'hôpital, ou plutôt à l'infirmerie d'une prison. Quand il revint à lui, ce fut pour répondre aux questions que lui posèrent des juges instructeurs. D'abord il ne voulut pas se soumettre à l'interrogatoire ; il disait :

— Laissez-moi, fusillez-moi ; je ne vous connais pas !

Puis il se décida à dire pourquoi il avait arraché le drapeau :

— J'avais juré de le reprendre.

Il ne donna plus, dès lors, d'autre raison. Lorsqu'il fut guéri, on le mit au cachot. Il y resta six mois, pendant qu'on instruisait son procès. L'affaire avait fait grand bruit ; les *mangeurs de Français*, comme s'appelaient alors les imitateurs de l'écrivain Menzel, en tiraient un parti considérable dans les gazettes. Fougerel, lui, ne sortait plus de son mutisme sombre. A la fin, l'ambassadeur de France intervint dans ce débat et laissa entendre que les six mois de prison préventive suffiraient bien à punir le capitaine. Il obtint que Fougerel serait mis en liberté, ce qui fit, à cette époque, accuser de faiblesse le gouvernement prussien. Lorsqu'on lui annonça ce résultat, Fougerel ne laissa paraître aucune joie. Il dit seulement :

— C'est bien.

Une escorte de gendarmes prussiens le reconduisit jusqu'à la frontière. Il demanda, à Cologne, la permission de s'arrêter une journée, une après-midi, une heure, afin d'aller au cimetière. On lui refusa cette faveur. Et lui dit, hochant la tête :

— Après tout, se dit-il, cela vaut peut-être mieux. Qu'irais-je dire à Malapeyre ? Je n'ai pas tenu parole !

A la frontière belge, il fut libre, mais sans éprouver aucun sentiment heureux en recouvrant cette liberté. Il lui semblait maintenant que sa vie était finie, manquée, usée, inutile. Jamais, même après les désastres de son âge mûr, il ne s'était senti aussi profondément vaincu et humilié ! Lorsqu'il revit, à Givet, l'endroit où s'était assis Malapeyre, déjà malade, ce soir d'août où les mouches volaient dans l'air, Fougerel sentit un sanglot lui monter à la gorge, et il pleura.

— Oui, dit-il tout haut, pleure, va, maintenant, tu n'as plus que cela à faire !

Il revint à Vernon, et il éprouva une douleur profonde, mais silencieuse, en retrouvant dans la petite ville toutes choses en leur coin habituel, les mêmes gens, les mêmes pavés, tout, excepté l'ami qui lui rendait, à Vernon, la vie aimable et occupée. Comme ce petit logis de la vieille rue Saint-Jacques, plein de souvenirs de vingt années, où chaque objet rappelait le souvenir de Malapeyre, sembla triste et immense à Fougerel ! Il lui fallut conter à la vieille dame la mort de son ami. Elle écoutait, levait la main au ciel, et disait :

— Pauvre monsieur !

Quand Fougerel eut fini, elle lui demanda doucement d'où lui venait sur la joue droite cette cicatrice qu'elle ne lui connaissait pas.

— Oh ! rien, répondit Fougerel. Un postscriptum au passé, voilà tout.

A partir de ce jour, il reprit peu à peu l'habitude d'aller, comme jadis, dîner à l'*Hôtel d'Evreux*, et fumer sa pipe au *Café de la Ville*. On lui réservait toujours sa table, la *table des capitaines* ; on le saluait, on le choyait. Il parlait peu et se promenait volontiers seul sur l'avenue de la Maisonnette, où il allait jusqu'aux Valmeux, comme autrefois avec son ami. Tout en marchant, on l'entendait parfois se parler comme à lui-même ou à un être imaginaire, auquel il disait de temps à autre :

— Que veux-tu ? J'ai fait ce que j'ai pu. Il ne faut pas m'en vouloir.

Souvent, à l'hôtel, il demandait, pendant son repas, un peu de malaga.

— Une larme, disait-il.

Et il le buvait doucement, en souvenir de l'ami mort. Puis il rentrait au logis, déplaçait les vieux papiers laissés par Malapeyre, les relisait, hochait la tête ou encore regardait les épaulettes du capitaine, sa croix d'honneur et la capote portée à Waterloo, et s'occupant à rechercher dans le drap usé la trace de la balle qui avait blessé son ami.

— Voilà, disait-il. En pleine poitrine. Et après avoir supporté ça, mourir d'une fièvre en voyage. Parodie que la vie !

Il vieillissait ainsi, de plus en plus triste, courbé. Les années passaient. Les petites filles que Fougerel avait vues jouer à la corde dans le Bassin-Vert, étaient devenues maintenant des femmes, des mères de famille, presque des grand'mères, dont les enfants jouaient aussi sur le Bassin-Vert. Les petits garçons auxquels il apprenait en riant l'exercice, étaient officiers, négociants, sous-préfets. La vieille dame qui louait le logis de la rue Saint-Jacques était morte. Tout changeait, grandissait, se modifiait ; une génération arrivait, d'autres partaient, et le vieux capitaine Fougerel, ridé, cassé, se traînant sur sa canne, allait toujours à la *table des capitaines*, donnant en passant son coup d'œil aux joueurs d'échecs ou de billard.

Il était maintenant plus qu'octogénaire, et le chagrin en avait fait un vieillard presque en enfance. On l'entendait radoter et marmotter tout seul :

— Il ne faut pas m'en vouloir. Nous nous serions défendus à deux, voilà tout !

D'autres fois, il demeurait, pendant les beaux jours, assis sur un banc, au soleil, le long des *Avenues*, le regard plongé dans une contemplation muette, ses yeux fatigués regardant devant sans voir, et sa main traçant machinalement sur le sable quelque plan de bataille. En passant devant lui, les enfants marchaient à pas étouffés, mettaient leurs doigts sur leurs lèvres roses, et les plus raisonnables disaient aux plus petits :

— Taisons-nous ! c'est le capitaine Fougerel qui dort.

Souvent aussi le vieillard sortait de cette somnolence et de cette sorte de torpeur. C'était dans ses beaux jours, et lorsqu'il consentait à parler. Alors sa figure ridée, mais encore mâle, s'animaient, et de sa voix grave et forte, il donnait aux nouveaux le mot d'ordre des anciens :

— Sachez vous dévouer, vous autres, soyez généreux, quitte à être dupes. Aimez ce qui est beau, servez ce qui est bien. Ayez une foi, un drapeau, et mourez pour lui. Cela vaut mieux que de vivre sans lui.

Puis il retombait dans son rêve.

Un soir du mois de juillet 1870, le capitaine Fougerel était allé machinalement, comme d'habitude, à la gare de Vernon, où, avec le train de Paris, arrivait chaque soir les nouvelles du jour. Non pas que le vieillard s'inquiétait beaucoup des nouvelles, mais c'était une promenade. Il y était allé, courbé sur sa canne, traînant le pied, toussant et fatigué. On le saluait en chemin, et il avait peine à rendre son salut. En arrivant à la gare, il vit une foule compacte, il entendit un bruit inaccoutumé ; il remarqua que les regards des

gens brillaient, que les gestes étaient saccadés et les mains fiévreuses.

Il demanda ce que c'était.

— Ce que c'est, capitaine ? C'est la guerre.

— La guerre ? dit le vieillard en dressant l'oreille.

— La guerre avec la Prusse ! La guerre est déclarée !

Le capitaine Fougerel s'appuya, pour ne point tomber, à la grille qui borde la voie, puis, blanc comme un linge, il se redressa brusquement, et levant en l'air sa canne dont il n'avait plus besoin pour se soutenir, il poussa d'une voix forte un grand cri :

— Vive la France !

On vit alors le vieux soldat tout à l'heure brisé, courbé, débile, retrouver une énergie suprême et marcher presque rapidement vers la ville, en faisant tourner son bâton de vieillesse entre ses doigts ridés.

Il parlait tout haut et d'une voix ferme.

— Malapeyre ! mon vieux Malapeyre, disait-il, le drapeau, nous allons le reprendre enfin, cette fois !

Pendant le repas, à l'*Hôtel d'Evreux*, le vieux soldat, pris d'une fièvre généreuse, rayonnait. Il fit apporter du malaga pour toute la table, et l'on but bravement à l'armée qui partait.

Puis, après la soirée du café, prenant son chapeau et l'enfonçant d'un coup sec sur son front, le capitaine rentra en son logis, répétant tout haut dans les rues désertes :

— Le drapeau, ils nous le rapporteront, entends-tu, Malapeyre ?

Et le vieux soldat s'en dormit sur ce rêve.

Le lendemain, la ville de Vernon apprenait, avec une émotion profonde, que le vieux capitaine Fougerel avait été trouvé, le matin, dans son lit, frappé d'une attaque d'apoplexie. Le vieillard était mort le sourire aux lèvres.

Depuis ce temps, personne ne s'assied, là-bas, à la *table des capitaines*.

JULES CLARETIE.

FIN.

## Société d'Industrie laitière de la province de Québec

La seconde réunion annuelle de la Société d'Industrie laitière aura lieu à St-Hyacinthe, mercredi et jeudi, les quatorze et quinze novembre prochain.

La première séance commencera mercredi avant-midi, le quatorze, à onze heures précises.

Le comité de direction a pris ses mesures pour que les deux journées complètes soient parfaitement remplies, par les intéressantes conférences qui seront faites. Les noms des conférenciers seront connus dans quelques jours ; nous pouvons dire dès à présent que tous les Messieurs qui traiteront les différents sujets choisis sont des hommes connus pour leur grande expérience en ces matières.

Nous nous faisons un devoir de recommander à tous nos lecteurs qui savent quelle source de richesse on trouve dans la laiterie, de se rendre à cette réunion. Les patrons de fromagerie et de beurreries y trouveront leur compte comme les fabricants eux-mêmes, parce que l'on s'occupera non seulement de la fabrication dans tous ses détails, mais aussi de la culture et des soins des animaux en rapport avec l'exploitation de la laiterie.

La Société d'Industrie laitière a obtenu des réductions de prix de passage des compagnies de chemins de fer, spécialement pour ses réunions. Pour avoir droit à ces réductions, il faut être porteur d'un certificat constatant qu'on est membre de la Société. Les membres actuels devront donner de suite leur adresse au secrétaire, M. J.-L. Taché, notaire à St-Hyacinthe, pour que ces certificats leur soient expédiés à temps. Ceux qui ne sont pas déjà membres, peuvent le devenir en adressant leur souscription (\$1.00) au secrétaire qui leur enverra aussi le certificat nécessaire. Et cette souscription comptera pour l'année 1883-84, de novembre à novembre. Il faut dans tous les cas mentionner par quel chemin de fer l'on doit passer, et donner son nom et son adresse très lisiblement.

Encore une fois, nous engageons nos lecteurs à se rendre à cette réunion qui sera d'une très grande utilité pour eux.

La Société d'Industrie laitière, qui est subventionnée par le gouvernement, s'est acquiescés des droits à l'encouragement intéressé de tous ceux qui s'occupent d'agriculture, par les efforts qu'elle a faits depuis qu'elle est constituée, pour développer et perfectionner l'industrie laitière en cette province, et par les résultats qu'elle a déjà obtenus.

Des statistiques récentes démontrent qu'en Norvège il y a un divorce sur 185 mariages ; en Angleterre, la proportion est de 1 à 744, et en Ecosse de 1 à 470. Quoique la loi permette le divorce dans certains pays catholiques, comme la Belgique, le nombre des demandes est insignifiant. Tous les chiffres d'Europe laissent bien loin en avant nos voisins de la Nouvelle-Angleterre, où il y a un divorce sur 11 mariages.



L'ARCHIDUCHESSA MARIE VALERIE D'AUTRICHE  
D'après la photographie de M. Koller, à Budapest.



LE PRINCE ROYAL CHARLES DE PORTUGAL  
D'après la photographie de M. Fillon, à Lisbonne.

LE VOYAGE DU PRINCE ROYAL DE PORTUGAL A VIENNE



ANGKLONG, INSTRUMENT DE MUSIQUE DE JAVA

## BANQUET VERMOND

Les amis montréalais de M. Auguste Vermond, député de Seine-et-Oise, France, lui ont donné un banquet d'adieu, samedi soir, au *Saint-Laurence Hall*. Ce banquet était présidé par l'hon. M. Chapleau, secrétaire d'Etat.

Près de 150 personnes ont pris part à cette magnifique démonstration en l'honneur d'un Français éminent qui est venu au Canada dans l'intérêt de notre commerce.

De forts beaux discours ont été prononcés. Nous avons remarqué celui de l'hon. M. Chapleau, qui a présenté la santé de M. Vermond, et la réponse de celui-ci; M. Beaugrand, de la *Patrie*, a été très heureux aussi.

Notre poète, M. Fréchette, a lu une jolie poésie de circonstance. M. Provencher, de la *Minerve*, n'a pas manqué d'intéresser son auditoire par les paroles qu'il a prononcées.

MM. Barthe, Montpetit, Robidoux, Buies, J.-C. Robillard, G. Boivin, W. Chapman, ont aussi adressé la parole pendant la soirée.

Ce banquet fait honneur aux organisateurs. M. Vermond s'en souviendra.

## Hommage au talent

Son Excellence le gouverneur-général a adressé à notre éminent statuair canadien, M. Hébert, une lettre conçue à peu près dans les termes suivants. Nous traduisons de l'anglais :

Hôtel du gouvernement, 11 oct. 1883.

CHEZ M. HÉBERT,

J'espère de vous rencontrer à Montréal pour vous remercier personnellement de la bonté que vous avez eue de m'envoyer un exemplaire de la statue dont les juges ont bien voulu vous confier l'exécution.

J'ai admiré votre ouvrage à Chambly, et je suis heureux de constater que le Canada ait rencontré, dans l'un de ses enfants, une personne capable de reproduire avec talent les traits de ses grands hommes.

Croyez-moi

Votre tout dévoué,

LOMBE.

M. Hébert, Montréal.

## NOUVELLES DIVERSES

—Les journaux quotidiens des Etats-Unis donnent chaque jour un tirage de 3,637,424 exemplaires.

—En 1881, on comptait aux Etats-Unis 362 collèges et universités, 4,360 professeurs et 62,435 élèves.

—Les tremblements de terre continuent toujours à Chio. La population craint que l'île ne s'abîme dans les flots.

—Le marquis Tseng, ambassadeur de Chine à Paris, est d'opinion que l'imbroglio franco-chinois est virtuellement réglé.

—On annonce que le duc de Brunswick a refusé l'autorisation d'ériger une statue au prince de Bismarck à Kreinsen.

—Tout comme en prévision d'une guerre, l'Allemagne fait actuellement construire plusieurs bateaux-torpilleurs.

—Au Caire, un marchand d'esclaves vient d'être condamné à trois ans de prison, après la déposition d'une négresse qui avait été vendue 33 louis.

—Le village d'Alégno, près de Brescia (Italie), a été réduit en cendres. Un millier de personnes sont sans asile.

—Un mariage tout particulier a été célébré à Toronto. Le marié est âgé de 83 ans et sa femme a sept ans de plus que lui.

—Dix-sept paysans de la Styrie (Autriche) ont été condamnés à 22 ans d'emprisonnement pour avoir pillé des résidences de Juifs.

—On dit que l'empereur d'Annam se prépare à envoyer une députation à Paris chargée de remettre de sa part des présents à M. Grévy et à ses ministres.

—Joseph P. Hale, fabricant de pianos, est mort à New-York, d'une maladie de cœur. Il laisse une fortune de dix millions de dollars.

—Un désastreux tremblement de terre vient d'avoir lieu dans l'Asie Mineure. Les pertes de vie, à l'heure qu'il est, se chiffrent par plus de deux milliers.

—Le jeune fils de M. John Wiel, âgé de cinq ans,

est mort d'hydrophobie, à Safeharbor Village, E.-U. Il avait été mordu par un chien, le 29 septembre dernier.

—Les arrestations d'officiers de la marine et de l'armée de terre continuent en Russie, particulièrement à Riga et à Cronstadt.

—En écrivant ses mémoires, madame Sarah Bernhardt prépare un drame nouveau, dans lequel elle fera entrer plusieurs incidents de sa carrière artistique.

—Le maire de Marseille (France) a accepté le château du prince impérial dont l'ex-impératrice Eugénie a fait don à la municipalité.

—Une explosion a eu lieu la semaine dernière dans la mine de Charlton (Angleterre), près de Barnsley, et vingt-huit ouvriers ont été tués. Trois cadavres ont été recouverts.

—Daniel Brisebois, caissier du chemin de fer Missouri et Pacifique, à St-Joseph, E.-U., s'est suicidé en avalant une dose d'opium. Ses livres accusent un déficit de \$800 ou \$900.

—On annonce de Palerme (Italie), que douze brigands impliqués dans quatorze meurtres ont été condamnés à mort. Onze autres, convaincus de complicité, ont été condamnés aux travaux forcés à perpétuité.

—Le bazar du Gesù, à Montréal, qui vient de finir, a produit près de \$3,000. Les recettes de l'église, durant la dernière année, ont été d'environ \$13,000 et les dépenses d'environ \$11,500.

—Le Dr Kock, de la commission de Berlin, chargée d'étudier l'origine du choléra, a découvert que cette maladie est due à des germes microscopiques vivants dans l'organisme et semblables à ceux de la phthisie.

—La ville de Port-au-Prince, dans l'île d'Haïti, est au pouvoir des insurgés qui l'ont incendiée en partie. Les vaisseaux du gouvernement la bombardent et vont probablement en achever la ruine.

—M. Loyson (ex-Père Hyacinthe) prédit que l'année 1884 va voir la plus terrible révolution en Europe qu'on aura jamais vue. Cette révolution aura son point de départ en France.

—Il y a huit jours, le *Lyceum Theatre* à Chicago a été en partie détruit par un incendie. Les pertes sont évaluées à \$38,000. Un nommé Harvey Perry, âgé de 24 ans, est mort asphyxié.

—A Hull, il y a quelques jours, une maison en bois, située près de la cathédrale anglicane et occupée par un nommé Bourgeois, est devenue la proie des flammes. Un des enfants de M. Bourgeois, âgé de 3 ans, a péri.

—Le télégraphe annonce que Von Moltke, premier maréchal de l'empire allemand, est dangereusement malade. Le maréchal est déjà âgé de 83 ans, étant né en l'an 1800, le 26 octobre.

—Les travaux de fortifications sur les frontières prussiennes sont poussés avec la plus grande activité; on y travaille jour et nuit. On dit que quand les fortifications seront terminées elles seront plus formidables que celles de Metz.

—Cetewayo, sommé par le gouvernement anglais de retourner à Cape Town, a refusé péremptoirement d'obéir à cet ordre. On a décidé de l'arrêter, mais cette mesure ne pourra sans doute être prise sans effusion de sang.

—Les troupes françaises à Madagascar doivent reprendre l'offensive contre les Hovas. Les forces navales anglaises, dans ces parages, essaient de toute façon d'intervenir dans la lutte en faveur des indigènes.

—Le gouvernement français est décidé à traiter tous les agitateurs avec la plus grande rigueur. L'éditeur d'un journal anarchiste de Lyon vient d'être arrêté, et des poursuites vont probablement être intentées contre les propriétaires de plusieurs journaux semblables à Paris.

—Il existe à Québec un homme qui a fait acte, depuis quelques années, d'un généreux et rare patriotisme. Cet homme, c'est M. Olivier Matte, cordonnier. Tout l'été, on l'a vu, une couple de fois par semaine, après sa journée de travail, s'acheminer vers le monument de Sainte-Foye, pour y entretenir proprement le jarret, et cela sans aucune rémunération.

—Plus de 500 journaliers ont été engagés depuis une quinzaine dans les paroisses du bas du fleuve, pour aller travailler sur la section du chemin de fer du Pacifique au nord du lac Supérieur. Le prix convenu est de \$2 par jour; ceux qui ne resteront pas au moins 4 mois au service des contracteurs devront rembourser \$8 pour leurs frais de transport.

—La compagnie du chemin de fer urbain de Mont-

réal a reçu un wagon fabriqué par la compagnie d'Ontario et de London. C'est le premier wagon de fabrication canadienne que possède la compagnie et si l'expérience prouve que la qualité est égale à ceux de provenance américaine, il est probable que la compagnie donnera une commande importante au printemps prochain.

Un journal de Constantinople annonce la découverte de l'arche de Noé. La découverte aurait été faite par une commission chargée d'étudier la question des avalanches sur le mont Ararat, en Arménie. Les commissaires, en faisant leurs recherches sont tombés sur une construction colossale de bois noir émergeant d'un glacier et sur un pic très élevé, où ils ont eu mille difficultés à se rendre.

L'arche est dans un bon état de conservation. Ils ont pénétré à l'intérieur et ont reconnu qu'elle était divisée en compartiments de 15 pieds de hauteur. Ils n'ont pu visiter que trois de ses compartiments, les autres étant remplis de glace. Ils n'ont pu encore constater la longueur de cette arche, et si elle a 300 coudées ce sera bien l'arche de Noé, en dépit de ceux qui refusent de croire à la Genèse! On dit que cette construction avait été découverte, il y a une dizaine d'années par des habitants de la localité qui n'avaient pas osé s'y aventurer.

Je m'empresse de témoigner en faveur de vos Amers de Houblon. Je croyais que c'était un composé de plantes amères et d'alcool; à ma grande surprise c'est un délicieux breuvage. Mesdames Cresswell et Connor, ont aussi essayé ces Amers et elles les ont trouvés supérieurs pour les dérangements de l'estomac, les maux de tête, etc. Depuis que je fais usage des Amers de Houblon, nous n'avons plus besoin de médecine pour la famille.

S. GILLILAND.

Pittsburg, Penn.

## LES ÉCHECS

Montréal, 25 octobre 1883.

Adressez les communications concernant ce département à O. TRIMPE, 698, rue Saint-Jacques (ouest).

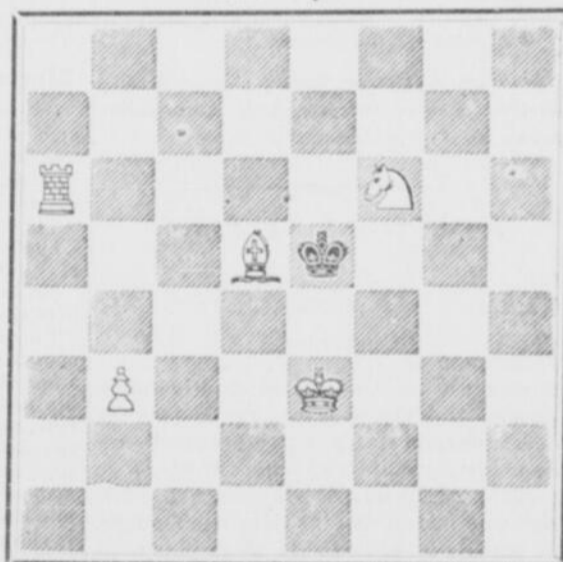
## SOLUTIONS JUSTES

No 375. — MM. S. Tardieu, H. Bégin, V. Gagnon, Québec; C. H. Provost, Ottawa; E. L. Trois-Rivières; Honoré M. Louiseville; Un ami, Saint-Hyacinthe; N. P. Sorel; N. H. Guérin, Pointe-Levis; I. Lamoureux, Lowell; J. Dubé, E. Lafrenais, P. Maurien, L. Dargis, D. Fabien, Montréal; E.-M. Ladouceur, Sherbrooke; L. I. Tougas, Toronto.

## PROBLEME No. 376

Composé par M. le Dr BARRIER, Lavoulté (France)

NOIRS.—1 pièce



BLANCS.—5 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

## SOLUTION DU No. 375

Blancs	Noirs
1 F F 4e D	1 R 4e F
2 T 7e C	2 <i>Ad libitum</i>
3 F ou T échec et mat	SI: 1 F 1er R
	2 R 4e F
2 F 3e R, échec	SI: 1 F 4e R
3 P 4e C, échec et mat.	2 R 3e C
2 T pr. F, échec	
3 T 7e CR, échec et mat.	

## Décès

En cette ville, le 19 courant, à l'âge de 36 ans, M. Magloire Dumont, fils de M. J.-B. Dumont.

A Longueuil, le 21 courant, à l'âge de 76 ans, Jacques Glenney, peintre.

M. Glenney fut enlevé après une longue maladie soufferte avec la résignation d'un vrai chrétien.

**Sommaire de la "Revue de la Mode" du 7 octobre**

**GRAVURES :** Manteau en satin et velours (devant et dos).—Bande brodée au point russe.— Dessin sur canevas Java.—Garniture en broderie Richelieu.—Agnafe.—Trois chapeaux d'automne.—Dos de la toilette loutre et de la toilette de soirée de la planche colorée.—Costumes et pardessus de fillettes (8 figurines).—Costumes de garçons (8 figurines).—Costumes et confections pour dames (dix figurines).

**TEXTES :** Explication des toilettes et des ouvrages.—Courrier de la mode.—Chronique parisienne.—Fleur de thé.—Les Remords de Félicie (suite).—Causerie financière.—Menus de la semaine.—Revue des magasins et de l'industrie.

**COUVERTURE :** Récitations en famille.—Solutions des Récitations.—Petite correspondance.—Correspondance du docteur.—Avis divers.

**GRAVURE COLORIÉE :** Deux toilettes.

**PATONS ET BRODERIES.** — 1er Côté. Patrons : Redingote pour jeune fille.—Jaquette demi ajustée.—Costume de ville.—Veste façon tailleur.

2e Côté. Broderies : Tapis de table.—Volant en dentelle.—Volant en broderie anglaise.—Parure officier, col et manchette.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$6 ; six mois, \$3 ; trois mois, \$1.50. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11 rue Hébert, Québec.

**Sommaire du "Monde Illustré" du 6 octobre**

**TEXTES :** Courrier de Paris, par P. Véron.—Nos gravures : le docteur Thuillier ; l'Annam et le Tonkin ; Beaux-Arts : la Veuve, tableau de M. Renouf, et Intérieur d'atelier, tableau de M. Emile Friant ; théâtre de marionnettes en Birmanie ; la frégate du quai d'Orsay.—Théâtres, par Charles Monselet.—Chronique musicale, par A. de Lasalle.—Récitations de famille.—Le Monde financier.—Echecs, rébus et solutions.

**GRAVURES :** Intérieur d'atelier, tableau de M. E. Friant.—Théâtre de marionnettes en Roumanie.—Le docteur Thuillier, mort à Alexandrie.—La destruction de la frégate-école du quai d'Orsay.—La Veuve, tableau de M. Emile Renouf.—Annam : la division navale du Tonkin au mouillage dans la baie d'Ha-Long ; la prise des forts de Hué par la division navale du Tonkin.—Henri Conscience, romancier flamand, mort récemment.—Echecs, rébus.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$5.40 ; six mois, \$2.80. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11 rue Hébert, Québec.

**QUESTIONS VITALES**

(Suite)

**CHAPITRE II**

ce composé ait la puissance curative mystérieuse si développée et si variée dans ses opérations, qu'il n'y a pas de maladie ou de mauvaise santé qui puisse résister à ce remède. Cependant son usage ne fait point de mal à la plus frêle des femmes, au malade le plus faible et au plus petit des enfants.

"Des malades à l'article de la mort ou presque expirant" pendant des années abandonnés par les médecins, qui guérissent la maladie de Bright ou les autres maladies des reins, ainsi que ceux atteints de maladies de poitrine et de consommation ont été ramenés à la santé.

Des femmes allant vivement à la décrépitude, presque à l'agonie, par les névralgies, les maladies de nerfs et par les diverses infirmités inhérentes aux personnes de ce sexe, ont été guéries.

Des personnes défigurées et contrefaites par les souffrances des rhumatismes, d'autres souffrant de maladies inflammatoires et chroniques ou de scrofules d'érysipèle, d'empoisonnement du sang, de dyspepsie, d'indigestion et, en un mot, de toutes les maladies possibles, ont été guéries par les Amers de Houblon, et la preuve peut en être trouvée dans tout l'univers.

**JEU DE DAMES**

Adresses les communications concernant ce département à Jos.-E. T., 61 rue Versailles Montréal.

Solutions justes du problème français No 39 Montréal : J. Paradis, T. Amelin, V. R. Pleau et Firmin Gladu.

Ottawa : P. Branchon, J. Béland, Jacques Trudel et Frs. Bouchard.

Hull : V. Morel E. Lapiere et Antoine Pinsonneault.

Québec : J. Falardeau, Z. Trudel, Ambroise Piché, et N. Gingras.

Lévis : J.-B. Tremblay, Pascal Allard, Jérémie Ladurantaye.

Portneuf : Michel Thibaudeau et J.-B. Labranche.

Rimouski : V. Déziel, Louis Marchand, Frs. Charbonneau, E. Derome, O. Menta, Georges Primeau, Narcisse Trudel, Lucien Turcot et N. Blanchet.

Saint-Jean, P. Q. : Joseph St. Onge, François Melançon.

**PARTIE FRANÇAISE PROBLEME No 40**

Composé par M. Clodion

**NOIRS**



**BLANCS**

Les Blancs jouent et gagnent

Solution juste du problème No. 39

Blancs — 12 à 7, 47 à 41, 29 à 23, 39 à 33, 48 à 43, 41 à 37, 37 à 10 pr 5, 31 à 4 pr 3 et gagnent.



DES SOUMISSIONS cachetées, endossées "Soumissions pour habillements militaires et approvisionnements des magasins" adressées au soussigné, seront reçues jusqu'à midi,

Mercredi, le 7 novembre 1883.

On peut se procurer des formes imprimées de soumissions, contenant des renseignements complets du Département, à Ottawa, et aux Magasins Militaires suivants, où on peut aussi examiner des modèles cachetés de tous les articles, savoir : Le bureau du Magasin Militaire, à London, Toronto, Kingston, Montréal, Québec et St-Jean, N.-B.

Nulle soumission ne sera reçue, si elle n'est faite ainsi sur des formes imprimées.

Chaque soumission doit être accompagnée d'un chèque accepté d'une banque canadienne, au montant de dix pour cent, sur la valeur totale des articles pour lesquels la soumission est faite, qui sera forfait si la partie qui a fait la soumission refuse d'exécuter le contrat, à la sommation qui lui en sera faite, ou si elle manque de compléter ce pourquoi elle a soumissionné. Si la soumission n'est pas acceptée le chèque sera rendu.

C. EUG. PANET,

Député du Ministre de la

Milice et de la Défense.

Ottawa, 2 octobre 1883.

**ROULEAUX EN FER GLACE**

Les soussignés offrent en vente

**DEUX MACHINES A CALANDRER**

chacune avec deux jeux de rouleaux en fer glacé. Une de 14 pouces de diamètre par 33 pouces de longueur, l'autre de 13 1/2 pouces de diamètre par 26 pouces de longueur. Ces deux machines sont en bon ordre et très fortes, peuvent servir à laminer le métal, le cuir, le papier, la paille, le drap, etc. Seront vendues à bon marché, et à des conditions libérales. S'adresser à

LA COMPAGNIE LITHOGRAPHIQUE BURLAND,

5 & 7 Rue Bleury, Montréal.



**CANAUX DU ST-LAURENT**

**Avis aux Entrepreneurs**

Des soumissions cachetées, adressées au soussigné, et portant la suscription "Soumission pour les canaux du St-Laurent," seront reçues à ce bureau jusqu'à l'arrivée des malles de l'Est et de l'Ouest mardi le 13e jour de Novembre prochain, pour la construction d'une écluse et d'un bief régulateur, et pour creuser et agrandir l'entrée supérieure du canal Cornwall.

Aussi pour la construction d'une écluse, ainsi que pour agrandir et creuser l'entrée supérieure du canal du Rapide Plat, ou division centrale des canaux de Williamsburg.

On recevra aussi jusqu'à Mardi, le 27e jour de Novembre prochain, des soumissions pour prolonger les jetées et creuser, etc., le chenal à l'entrée supérieure du canal des Galops.

Une carte de l'entrée supérieure du canal Cornwall et de l'entrée supérieure du canal du Rapide Plat ainsi que des plans et devis des divers travaux, pourront être examinés à ce bureau et au bureau de l'ingénieur local, Dickenson's Landing, dès et après Mardi le 30e jour d'octobre courant, où des formules imprimées de soumission seront fournies.

Une carte, des plans et le devis des travaux à faire à la tête du canal des Galops pourront être examinés à ce bureau et à la maison de l'éclusier, près de l'endroit, dès et après Mardi, le 13e jour de Novembre prochain, où des formules imprimées de soumissions seront fournies.

Les entrepreneurs devront se rappeler que les soumissions doivent être faites strictement conformes aux formules imprimées, et—dans le cas de sociétés commerciales,—porter la signature particulière, l'occupation et le domicile de chaque associé ; et de plus, un chèque accepté par une banque pour la somme de deux mille piastres devra accompagner la soumission ; cette somme sera confisquée si le soumissionnaire refuse de signer le contrat pour les travaux aux prix et conditions mentionnés dans l'offre. Le chèque sera remis à ceux dont les soumissions n'auront pas été acceptées.

Le département ne s'engage pas, néanmoins, à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre, A. P. BRADLEY,

Secrétaire.

Département des chemins de fer et canaux, Ottawa, 28 septembre 1883.



**Chemin de Fer Intercolonial**

**Arrangements d'automne**

COMMENÇANT LE 15 OCT. 1883.

Des convois directs pour passagers circuleront tous les jours, le dimanche excepté, comme suit :

Part de Pointe Lévis.....	8 00 a. m.
Arrive à Rivière-du-Loup.....	12 15 p. m.
" Cacouna.....	12 41 "
" Trois-Pistoles.....	1 22 "
" Rimouski.....	3 07 "
" Little Metis.....	4 03 "
" Métapédia.....	6 55 "
" Campbellton.....	7 23 "
" Dalhousie.....	8 00 "
" Bathurst.....	9 50 "
" New-Castle.....	11 32 "
" Moncton.....	2 05 a. m.
" Saint-Jean.....	6 00 "
" Halifax.....	10 00 "

Ces convois se relient à la Courbe de la Chaudière avec les convois du Grand Tronc partant de Montréal à 10.00 heures p. m., et à Campbellton avec le bateau "Admiral," qui part le mercredi et le samedi pour Gaspé, Percé, Passabiatic, etc., etc.

Les trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche.

Les chars Pullman partant de Montréal les Lundi, Mercredi et Vendredi, se rendent à Halifax, et ceux des Mardi, Jeudi et Samedi à Saint-Jean.

On peut maintenant se procurer des billets pour tout le voyage à des prix d'excursion, pour aller, par char et par eau, à aucun endroit dans le bas du fleuve, Métapédia, Restigouche, Baie des Chaleurs, Ile du Prince-Edouard, et toutes autres places dans les Provinces Maritimes.

Pour les billets et toutes informations concernant les prix de passage et les taux de fret, l'heure des départs etc., adressez-vous à

G. W. ROBINSON,

Agent des passagers et du fret

pour la division de l'Est,

No. 186, rue Saint-Jacques (en face du St-Laurence Hall), Montréal.

D. POTTINGER,

Surintendant en chef.

Moncton, N.-B., 25 juin 1883.

**LA POUDRE ALLEMANDE**

SURNOMMÉE

**THE COOK'S FRIEND**

NE FAILLIT JAMAIS

ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables

**70 CARTES DE VISITES** avec votre nom. — En 10c caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes ; Bouquets, Océans, Chronos, Paysages, etc., tous différents. Livre d'échantillons complet pour agents, 35c. Grande variété de Cartes d'Annonces. Diminution pour les commerces et les imprimeurs. 100 Échantillons de Cartes d'Annonces de Fantaisie, 50c. Adresse : STEVENSON & SONS, boîte 22, Northford, Ct.

**Mousseau, Archambault & Lafontaine,**

AVOCATS,

No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND) MONTREAL

Hon. J. A. MOUSSEAU, | J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L. C.R. et M.P., Pro-Gén. | P. E. LAFONTAINE, L.L.D.

**LA COMPAGNIE**

**LITHOGRAPHIQUE - BURLAND**

(LIMITÉE)

CAPITAL ..... \$200,000

ELECTROTYPEURS,

LITHOGRAPHES,

IMPRIMEURS,

GRAVEURS,

EDITEURS,

ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY

MONTREAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

Elle possède en outre

12 presses à vapeur.

1 machine patenée à vernir les étiquettes.

1 machine électrique à vapeur.

4 machines à photographie.

5 machines à gravure photographique.

5 machines à enveloppe.

Aussi : Machines à perfore, à couper, à marquer, presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, la Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soin et à des prix modérés.

Editeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et sont imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste promptement exécutées.

G. B. BURLAND,

Gérant.

**"L'OPINION PUBLIQUE"**

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.